

Femmes châtiées

de Villiot Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Femmes châtiées

de Villiot Jean



calibre 0.8.51

Jean de Villiot
(Hugues Rebell)

Femmes châtiées

TABLE

Le Confesseur

La Fessée entremetteuse

L'Amour veut des victimes

Filles à marier

Sidonie

LE CONFESSEUR

La princesse Elisabeth Bathory était dans un grand émoi depuis qu'elle avait perdu son chapelain. Il avait quitté ce monde en odeur de sainteté, mais d'une façon si brusque, si inattendue, qu'on ne put songer, avant le dernier soupir, à lui donner un successeur. À vrai dire, la princesse n'était que peu attachée à la personne du prêtre ; mais, chrétienne fort exacte en ses dévotions, elle souffrait de ne plus pouvoir les accomplir. Le château de Seebenstein qu'elle habite durant la belle saison, bâti sur une haute montagne, est d'un abord difficile ; et à l'époque de notre histoire, il fallait plusieurs heures pour se rendre du vieux parc à l'église la plus proche. Il était facile, par contre, de revenir à Vienne, mais une fois qu'Elisabeth Bathory se trouvait dans ses domaines, rien ne la décidait à les quitter avant l'automne : non moins que Dieu et la religion, la princesse aimait ses aises, la paresse et toutes les voluptés.

Avant d'aller à la messe et d'approcher les sacrements, elle se résigne donc à attendre l'arrivée d'un nouveau chapelain. Elle le demandait à Dieu matin et soir, parfois avec des larmes, en regrettant de n'avoir personne à qui avouer ses fautes ; d'autres fois elle éprouvait une violente fureur de n'être pas exaucée, elle battait ses femmes et passait sa colère sur les épaules et les jambes de ses paysans. La princesse était d'une jeunesse si épanouie, de formes si achevées, d'un charme de visage si séduisant, elle avait des manières si libérales et magnifiques qu'on supportait sans trop se plaindre, ses brutalités ; mais ses servantes croyant en connaître la cause, essayèrent, sinon de s'en affranchir tout à fait, du moins de la modérer et de la contenir. Ne se fiant pas à la seule Providence, elles apprirent à tous ceux qui servaient au château les nouvelles façons de leurs maîtresses, et les supplièrent, s'ils allaient à Vienne, de trouver un prêtre libre qui consentît à s'établir à Seebenstein. La place était rétribuée largement et, ajoutaient-elles, s'il le fallait, elles-mêmes paieraient le prêtre de leurs gages.

Il se rencontra enfin, et un soir de pluie que la princesse s'était montrée particulièrement hargneuse et emportée, un certain abbé Thurzo vint frapper à la porte du château. Il portait une longue barbe

comme les missionnaires. Il avait les cheveux grisonnants et des lunettes sombres protégeaient ses yeux, mais cela seul indiquait l'âge. Sa taille haute, droite et bien prise, le teint frais de ses joues, ses larges épaules annonçaient au contraire la pleine force et une santé accomplie, et, s'il n'était plus jeune, il portait énergiquement sa vieillesse.

Elisabeth Bathory, à laquelle on avait déjà annoncé la venue du prêtre, lui fit le meilleur accueil, et Ursula, l'une de ses femmes de chambre, fut chargée de le conduire à son nouvel appartement pour qu'il y fit toilette avant de venir souper. Il devait habiter assez loin de la châtelaine, dans un corps de bâtiment opposé à celui d'Elisabeth ; aussi, comme on pénétrait dans l'antichambre, Ursula, après avoir tourné la tête, se crut assez en sûreté pour lui donner ce singulier avertissement :

- Seigneur abbé, s'écria-t-elle, ne restez pas à Seebenstein, sinon vous mourrez comme est mort notre vénérable chapelain !
- Comment est-il mort ? demanda le prêtre.
- Sous les coups de la princesse, répondit à voix basse Ursula comme si elle craignait de laisser échapper cet aveu.

De fait, entendant du bruit à l'extrémité du vestibule, elle se hâta d'allumer les flambeaux, de ranger les trois chambres destinées depuis deux cents ans aux chapelains de Seebenstein, et elle se retira précipitamment.

Le prêtre ne parut pas trop s'émouvoir des paroles d'Ursula.

- Ce ne sera pas moi, toujours, murmura-t-il entre ses dents, qui mourrai sous les coups de cette femme !

Cependant il acheva tranquillement sa toilette et déjà il quittait son appartement lorsqu'il aperçut une grande tache brunâtre sur le parquet ; il se baissa un instant pour la considérer de plus près ; et, tout à coup levant les yeux sur la muraille dénudée il découvrit encore

une autre tache. Celle-là avait bien la forme d'une main ; et les doigts fortement ongles avaient éraflé et griffé le stuc. Le prêtre eut un moment de surprise, mais la cloche du château qui sonnait le souper ne le laissa pas s'abandonner à ses réflexions.

La châtelaine était à table entre une fillette assez grande et une très jeune femme qu'elle traitait tantôt comme une intime amie, tantôt avec l'autorité condescendante que l'on aurait pour une enfant. Toutes trois, par la vivacité joviale de leurs paroles et de leurs attitudes, étaient peu en harmonie avec cette grande salle triste, décorée seulement de bois de cerfs, de têtes de sangliers, de trompes et d'armes de chasse, et de quelques sévères portraits d'ancêtres qui semblaient se renfrogner davantage devant les épaules souples, nues, à la peau claire, transparente, lumineuse de diamants, à ces magnifiques chevelures blondes coiffées par d'experts Viennois qui formaient à l'illumination des lustres, au-dessus des nuques fines, trois lourds diadèmes d'or. Ils devaient surtout boudier ces croupes damnables d'un relief que ne dissimulaient nullement les jupes soyeuses d'apparat et qu'on découvrait à merveille entre le dossier et les sièges des lourds fauteuils, étalées et majestueuses ! Grandes, vastes croupes de souveraines indolentes ; croupes fermes, arrondies, d'écuyères intrépides ; croupes tendues, saillantes, immodestes de voluptueuses et de libertines.

Sans doute la princesse Bathory, depuis la mort de son père, n'avait pas eu le temps de remplacer le vieux mobilier du château par un autre plus moderne, qui convient mieux à ses goûts ; ou peut-être était-elle trop occupée par la vie ardente de ses passions pour prêter beaucoup d'attention à des meubles.

La princesse présenta l'abbé Thurzo à ses voisines de table, ses cousines Lenchen et Adelgunde. Les trois jeunes femmes se mirent à interroger l'abbé sur le clergé, le monde viennois, comme si elles tenaient à connaître ses relations et son esprit. Ses réponses laissèrent voir qu'il fréquentait dans la plus haute société.

Elles le poussaient toutes trois, par des remarques désobligeantes, à médire de leurs amies, mais il se déroba par d'habiles plaisanteries.

- Si Madame Nadardy s'est trouvée avec vous, fit la jeune Lenchen à la fin du repas, je pense qu'elle a dû vous attirer dans son boudoir...
- Que voulez-vous dire ? demanda la princesse la tête haute et d'un ton sévère en se tournant à droite vers Lenchen.
- Pour une causerie intime, continua la jeune Lenchen, sans remarquer l'irritation de sa cousine, et elle ajouta avec une expression moitié comique, moitié voluptueuse : Monsieur l'abbé a une si belle barbe !
- Que signifie ce langage ? s'écria la princesse, et par deux fois elle souffleta Lenchen qui, pour se défendre, étendit vivement le coude et, par ce geste rapide, fit tomber involontairement le plat de pâtisseries qu'apportait Ursula. Les gâteaux glissèrent sur le tapis et aussi sur la robe de la princesse qui se leva furieuse.
- Stupide maladroite ! s'écria-t-elle et elle bottait le derrière d'Ursula qui s'étant baissée pour réparer sa maladresse offrait précisément aux coups une cible provocante.

Pendant quelques instants la princesse continua à injurier et à battre la servante. Enfin elle se calma tandis qu'Ursula pleurait, gémissait et se frottait les reins.

- Hors d'ici, geignarde ! lui cria-t-elle en frappant sur la table. Par ma foi, toutes ces filles, pour se conduire ainsi, mériteraient que je les fisse fouetter.
- Que ne le faites-vous ma chère, répliqua Adelgunde, cela nous amuserait et je pense bien que Monsieur l'abbé ne trouverait pas ce châtiment inutile ni ennuyeux, n'est-ce pas M. l'abbé ? Mais où est-il ?
- Où est-il ? répéta la princesse.
- Monsieur l'abbé, dit une femme de chambre, a quitté la table au moment où Madame la princesse frappait Ursula.
- Oh ! Oh ! Cette fille lui est peut-être sympathique ?
- Peut-être n'aime-t-il pas voir battre les servantes de la sorte.
- Alors il quittera le château, car je ne trouve pas que la douceur soit un bon moyen de gouverner une maison... En attendant je tiens à le

voir, je veux le voir, vous entendez. Il faut qu'il vienne ici. Ramenez-le-moi de force et tout de suite, entendez-vous, Grethe et Jettchen !

Les deux servantes quittèrent la salle et restèrent si longtemps absentes que la princesse s'inquiéta.

- Mais que font-elles ? Notre confesseur se permettrait-il avec ces filles d'inconvenantes libertés ?

- Vous gifliez tout à l'heure la pauvre Lenchen, observa Adelgunde, pour manquer de respect à notre abbé, mais il me semble que vous l'imitiez à présent.

- Ma chère, répliqua la princesse, il n'est pas là, nous pouvons parler de lui à notre aise. Je vous dirai d'ailleurs que je respecte sa robe, mais que je n'ai pas à témoigner de vénération pour sa personne dont j'ignore les qualités.

- Que vous êtes superstitieuse, ma chère !

- Oh ! vous, vous êtes une impie.

- Moins que vous, peut-être ? Vous avez le goût de certaines dévotions, mais avez-vous l'esprit religieux ? Voilà ce que je me demande. Vous vous abandonnez à vos colères avec une férocité qui m'effraie, si encore vous vous en repentiez !

- Vous ne savez pas si je ressens oui ou non du repentir, la vérité c'est que j'ai un caractère violent, qu'il m'est difficile de modérer. Mais vous appelez bien souvent colères un sens et une volonté de répression qui n'ont rien que de raisonnable.

- C'était raisonnable de souffleter Lenchen ?

- La petite le méritait. Voyez comme elle est tranquille à présent.

Lenchen, il est vrai, les joues empourprées, les paupières rouges, n'osait lever les yeux de son assiette.

La princesse arrêta sur elle un regard satisfait et elle eut un sourire.

- Et la malheureuse Ursula ? reprit Adelgunde.
- Celle-là est une révoltée, dit la princesse, je la mate !
- Vous la tuerez un jour !
- Ma chère, si l'on vous écoutait, on ne serait jamais obéi. D'ailleurs vous êtes cruelle aussi vous.
- Comment apprendrais-je la douceur en votre société ? Vous êtes féroce, par réflexion, par raffinement, par instinct !
- Et bien ! Vous avez bonne opinion de moi !
- Je ne vous en aime pas moins, ma chère, dit Adelgunde en baisant la poitrine nue de la princesse qui en retour lui pressa sous la jupe ses imposantes assises.
- Mais que font ces servantes ! s'écria Elisabeth. Ah ! enfin, dit-elle en les voyant entrer dans la salle à manger. Pourquoi un tel retard ?
- Nous avons supplié M. l'abbé de venir, dit Grethe.
- Vous n'aviez pas à le supplier, mais à lui ordonner de venir.
- Il ne veut pas, répliqua Jettchen.
- Comment, il ne veut pas !
- Il dit qu'il attend que Madame la princesse vienne le trouver dans ses appartements.
- Il attendra longtemps !
- Le rustre ! dit Adelgunde. Il faut lui donner une leçon.
- Si j'allais pourtant le trouver ? fit la princesse hésitante en consultant son amie. Il m'intrigue, cet original !
- Ma chère, n'allez pas, vous allez vous déshonorer à ses yeux.
- Si ! fit-elle en se levant. Je vais bien m'amuser. Je vous raconterai la scène.

Elle arriva chez l'abbé, riante, dégagée.

- Et bien, cher M. l'abbé, qu'y a-t-il ?

Elle aperçut alors l'abbé assis sur un fauteuil et elle fut fort blessée qu'il ne se levât point pour venir à sa rencontre, mais elle n'était pas à la fin de ses étonnements.

- Fermez la porte, fit-il. Il n'est pas convenable que l'on nous écoute.

Et quand elle eut obéi à cet ordre, après une courte hésitation :

- Vous devez comprendre, Madame, dit-il, que j'ai lieu d'être surpris que, le soir même de mon arrivée, vous me donniez le spectacle de pareilles violences...

- Monsieur l'abbé, répliqua la princesse toute confuse, je vous assure que la sévérité est parfois nécessaire à l'égard des jeunes filles et des servantes.

- Il n'y a point, dans ce qui s'est passé tout à l'heure, de sévérité, mais une colère et une méchanceté vraiment indignes de vous, et croyez bien que je ne réparai dans votre société que lorsque vous m'aurez promis de vous montrer, au moins en ma présence, plus douce, plus calme, plus maîtresse de vos passions.

La princesse releva la tête fièrement et se demanda si elle n'allait pas faire jeter à la porte de Seebenstein cet extravagant chapelain, mais le regard fixe, froidement autoritaire du prêtre lui imposa.

- Je promets, dit-elle avec hésitation et comme malgré elle.
- Je veux croire à votre promesse, répondit-il, mais il y a eu faute, il doit y avoir châtiment. Approchez-vous.

La princesse approcha lentement toujours dominée par le regard du prêtre et cette volonté plus forte que la sienne qu'elle sentait peser sur elle.

- Agenouillez-vous, ordonna-t-il !

Il n'y avait ni coussins ni tapis, et avec une inquiétude extrême Elisabeth Bathory se demandait ce qu'elle devait faire et s'il ne convenait pas de se révolter contre de telles fantaisies, quand l'abbé Thurzo l'attira contre lui avec une familiarité humiliante et, pesant sur les épaules de la princesse, réussit sans peine à la faire tomber à ses pieds.

- Courbez-vous, dit-il d'un ton sévère comme la princesse avait la tête droite.

Elle eut un tremblement et courba la tête, ne devinant pas quelle pénitence on allait lui imposer. L'abbé la lui laissa soupçonner en pesant encore sur ses fières épaules et en inclinant de force tout le haut de son corps vers les pieds du fauteuil, mais elle ne put se dérober au châtiment ou peut-être même n'en eut-elle pas la volonté.

Sur les deux larges disques que la princesse, dans cette posture contrainte, présentait au prêtre, sur cette croupe dont la soie lumineuse de la jupe étroite et serrée ne cachait point le dessin, mais dont elle révélait jusqu'au vallonnement secret, sur cette lune étincelante que partageait une ombre profonde, l'abbé Thurzo, qui avait saisi trois branchettes souples et épineuses, se mit à frapper avec vigueur. La princesse dès les premiers coups essaya de se relever.

- Oh non, pas cela, pas cela ! fit-elle tout en colère, laissez-moi, je ne le souffrirai pas !

Mais elle n'en reçut pas moins les cinglées que l'abbé lui destinait, une dizaine environ, que la protection légère de sa robe ne lui empêcha pas de sentir. Enfin n'étant plus maintenue, elle se redressa, toute décoiffée, les yeux en larmes, la bouche sèche, la robe froissée.

- C'est indigne ! c'est indigne ! murmurait-elle et, sans que l'abbé Thurzo daignât quitter son fauteuil, elle s'enfuit.

Adelgunde l'attendait dans le grand vestibule du château.

- Et bien, qu'est-il arrivé ?

Elle ne répondit pas et s'enferma dans ses appartements, ce qui étonna et fit sourire ensuite Adelgunde. Avec sa cousine et aussi avec Ursula, la princesse passait souvent ses nuits, sous prétexte d'avoir moins peur des revenants de Seebenstein, mais quand les trois femmes étaient ensemble, on prétend qu'elles dormaient peu, qu'elles étaient fort lasses au réveil, que le lit semblait avoir reçu, le lendemain matin, un régiment de barbares et qu'on entendait des chuchotements et comme des baisers dans les ténèbres.

Cette fois, Elisabeth se jeta à plat ventre sur le lit et la tête dans l'oreiller, comme si elle craignait la lumière et le bruit, elle s'abandonna à sa douleur. Certes les vives brûlures qu'elle éprouvait sur toute la surface de ses larges fesses n'étaient rien auprès de la honte qu'on venait de lui infliger. Elle que ni son père, pourtant sévère, ni ses maîtresses, parfois jalouses, n'avaient osé toucher du bout du doigt ; elle, une grande dame, une princesse riche et puissante, un misérable prêtre inconnu se permettait de la fouetter ! Et elle l'avait souffert ! Qu'étaient donc devenus son orgueil et sa volonté. Elle croyait bien qu'un prêtre est le représentant de Dieu et qu'une fouetterie infligée par lui n'a pas le caractère d'une violence ordinaire. N'importe ! Une princesse de son rang ne devait pas souffrir de pareilles pénitences, même de son confesseur.

Elle songea d'abord à le renvoyer, mais elle avait eu tant de peine à trouver un chapelain ! Et puis, n'irait-il pas raconter à Vienne, dans les maisons où il fréquentait, comment il avait traité la fière princesse Bathory ! Tout le monde en ferait des gorges chaudes. Le mieux était donc de le garder, mais de le mettre durant quelque temps en interdit, de l'humilier, de lui faire mille petites misères pour le punir. Il y avait toute apparence qu'il les supporterait et s'amadouerait, étant pauvre, il devait tenir aux gros appointements qu'elle lui servait, et puis quelle mauvaise note de quitter un château lorsqu'on vient à peine d'y entrer ! Elle s'endormit dans cette pensée, après avoir eu un cri de rage lorsque, desserrant sa jupe, elle constata que les verges, par derrière, avaient laissé des traces verdâtres.

- Il me le paiera ! s'écria-t-elle.

Le lendemain matin l'abbé Thurzo n'eut à sa messe que son répondant. La princesse avait défendu à tous ses serviteurs d'y assister, mais le prêtre ne parut pas s'apercevoir que la chapelle était vide. À table la princesse causa beaucoup, sans adresser une seule fois la parole à son chapelain. Quand il parlait lui-même on ne lui répondait pas. Durant le service comme par mégarde, des domestiques renversèrent du vin ou des sauces sur ses habits. Son visage ne perdit rien de sa placidité.

Ces façons hostiles et provocatrices durèrent toute une semaine. À la fin de la semaine, le prêtre appela Ursula qui continuait à le saluer respectueusement, malgré la défense de la princesse, et il lui dit qu'il voulait la voir.

- La princesse n'est pas dans sa chambre, dit Ursula.
- Est-elle sortie ?
- Non, dit Ursula. Elle est sans doute au retrait.

Et elle ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée qu'une si orgueilleuse princesse avait des besoins si vulgaires.

- Et bien, dit l'abbé sérieusement, allez la chercher au retrait. Je veux lui parler sans tarder.

Ursula ne riait plus. Quel ordre venait-on de lui donner ! Cependant elle s'approcha du retrait qui était dans la cour du château, frappa à la porte et d'une voix timide.

- Madame la princesse, dit-elle, c'est Monsieur l'abbé qui désire vous voir de suite.
- Comment, de suite ?
- Oui, il dit qu'il ne veut pas attendre.
- Ah ! mon Dieu !

La princesse avait beau se moquer du prêtre, quand il lui donnait un ordre, même si c'était Ursula qui le lui répétait, elle était tout agitée. Elle sortit donc brusquement en arrangeant ses jupons.

- Madame la princesse, dit le prêtre, au milieu de la cour et devant tous les domestiques, je vous attends dans mon appartement.

Elle le suivit aussitôt. Vainement s'était-elle moquée de l'abbé à distance, il lui suffisait d'entendre sa voix grave et autoritaire pour sentir son orgueil subjugué.

Dès qu'ils furent dans l'appartement, l'abbé ferma la porte et d'un ton irrité mais sans éclat :

- Voulez-vous me dire, Madame, pourquoi vous m'avez fait venir dans votre château ?

- Mais vous le savez, c'est pour être mon chapelain.

Avec une velléité de révolte elle insista sur le mon qui indiquait sa propriété, ses pouvoirs.

- Un chapelain n'est pas un bouffon, répliqua-t-il. Ce n'est pas à un homme que vous avez fait injure mais à Dieu lui-même.

- Pardon, fit-elle déjà tremblante.

- Vous avez voulu vous venger de ma correction et me punir. Punissez donc d'abord vos passions.

- Monsieur l'abbé ! implora-t-elle, je vous supplie de me pardonner. Je suis remplie de repentir, je vous assure.

- Vous n'avez pas de repentir, répliqua-t-il, mais vous avez peur... oui, vous avez peur du châtiment que vous méritez et que je vais vous infliger.

- Oh ! grâce, s'écria-t-elle.

- Il faut demander grâce à vous-même. Chacune de vos fautes amène sa répression. Vous avez humilié, couvert d'opprobre pendant huit

jours un prêtre de Jésus-Christ, l'homme importe peu, mais pour la robe que je porte, je ne dois pas souffrir une pareille injure. Aussi je vous impose de me servir à table ce soir au dîner.

- Oh ! Monsieur l'abbé.
- Vous me servirez ou je quitterai ce château.
- Au moins, dit-elle, qu'il n'y ait que nous deux dans la salle.
- Vos cousines et les servantes seront présentes. Vous avez humilié un prêtre devant elles, vous l'honorerez devant elles.

Elle avait redouté un pire châtiment et elle était presque contente que l'abbé le lui eût épargné, mais elle se croyait trop tôt libérée. L'abbé lui dit :

- Et maintenant agenouillez-vous devant moi, pour l'autre pénitence.

Ce fut pour elle une navrante surprise, elle pâlit, eut un tressaillement.

- Oh ! Monsieur l'abbé ce ne sera pas comme l'autre fois, demanda-t-elle les yeux élargis par l'angoisse.
- Ce sera un peu plus rigoureux que l'autre fois.
- Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle et elle allait s'agenouiller, dominée, résignée, quand il lui dit :
- Enlevez votre jupe d'abord !

Elle se révolta :

- Ça, je ne le ferai pas, jamais vous ne m'y forcerez.

Les yeux du prêtre brillèrent.

- Voulez-vous que je le fasse à votre place ?
- Osez donc, répliqua-t-elle les poings crispés, la tête en arrière, le

corps cambré, prête à se défendre.

- Vos domestiques m'aideront si je ne puis moi seul vous réduire, sacrilège !

Mais le mot de sacrilège venait de briser d'un coup toute la résistance d'Elisabeth.

- Mon père, dit-elle avec soumission, je ferai ce que vous voudrez, mais je vous en conjure ! ne me contraignez pas à me déshabiller devant vous à présent.

- Et pourquoi ne voudriez-vous pas vous déshabiller à présent ?

- Parce que... parce que je ne suis pas... en état de me montrer devant vous.

- Est-ce pour vous ou pour moi que vous vous inquiétez ? demanda-t-il. Il me semble que c'est moins la pudeur qui vous occupe que la coquetterie. Peut-être voudriez-vous me séduire. Mais si votre chair n'apparaît point aujourd'hui dans son éclat habituel ni accompagnée de ses parfums ordinaires, ne sera-ce pas naturel puisqu'on ne le découvre que pour une pénitence, que pour humilier davantage son orgueil.

Elle ne résista pas, mais elle était accablée, brisée de honte. Avec quelle maladroite lenteur dénouait-elle elle-même la jupe, le jupon, tandis qu'à ces préparatifs s'exhalait de plus en plus un fumet âpre qui ne rappelait pas les voluptueuses toilettes mais l'étroit secret où la princesse venait de siéger un instant.

- La culotte maintenant, je vous prie ! commanda le prêtre.

Elle leva un regard implorateur mais l'abbé n'était pas dans son jour de pardon.

N'ayant plus que sa chemise et ses bas, elle vint tomber contre le fauteuil du prêtre et se cacha dans ses cheveux. Brusquement il leva la chemise de soie et fut comme ébloui à la vue du double arc de chair,

si solide, si vaste, si longuement tendu, si joliment arrondi. L'ombre brunâtre qui flottait sur les chairs les plus profondes et la senteur forte qui en montait, loin de lui répugner, semblait le ravir comme l'écorce et l'odeur quelles qu'elles soient, du fruit aimé. Il avait tellement besoin de presser, d'étreindre ces superbes assises qu'il ne put se défendre d'oublier un instant ses mains sur cette chair si douce et tenta même un geste plus hardi d'en écarter les parois un peu grasses et même d'insinuer son doigt jusqu'à l'orifice impur. Elle tressaillit, détourna à demi la tête. L'abbé, pour ne pas donner de soupçon, dut vite prendre les verges et, au risque d'y faire venir le sang, frapper sans pitié à cette place délicate qu'il eût été tenté de caresser. Surprise par un coup si brutal et si inattendu, elle sauta de douleur, eut un cri et ses yeux se remplirent de larmes.

- Oh ! pas là ! de grâce, c'est odieux

Le prêtre alors commença à fouetter les larges fesses, mais de temps à autre, bien que plus doucement que la première fois, il revenait à la vallée obscure comme s'il se fût diverti à en fouiller les ténèbres et qu'il eût pris plaisir aux bonds, aux sursauts qui échappaient à sa pénitente. À certains moments les convulsions de la douleur soulevaient la belle montagne de chair où toute ombre disparaissait. Les deux fesses ne formaient plus qu'une énorme culasse toute rouge ; mais l'abbé avait à peine le temps de contempler la transformation, que déjà la vallée se creusait à nouveau, le magnifique derrière séparait en deux son disque et plein de colère eut-on dit, d'un changement si brusque, l'abbé se mettait à le fesser plus vigoureusement.

Déjà des gouttes de sang, telles que de lourds rubis, descendaient le long des cuisses, tombaient en pluie de pourpre, de cette lune en feu dont la blancheur des autres parties du corps rendaient plus étranges les meurtrissures, les tons rouges, roses et violacés.

- Je vous pardonne, dit enfin le cruel chapelain en jetant les verges.

Elle se redressa secouée de longs sanglots et tout en pleurant elle se reculotta, s'enjuponna et sortit.

- Viens-tu faire une promenade à cheval ? demanda Adelgunde

comme la princesse regagnait son appartement.

- Oui, répondit-elle. A tout à l'heure !

Ne voulant pas laisser soupçonner son châtiment, elle reparut une demi-heure après. Il était difficile de remarquer qu'elle avait pleuré, qu'elle avait souffert et, de ses fenêtres, le prêtre put voir sa pénitente à cheval, entre Adelgunde et Lenchen. Son vaste derrière, serré dans une amazone vert émeraude, s'étalait sur sa selle avec une majesté si paisible qu'on n'eût pas deviné qu'une douloureuse fessée venait de le meurtrir. Mais l'effort qu'elle fit, pour cacher son mal, épuisa son énergie. En rentrant elle se coucha et ne parut pas au dîner : elle n'eut pas ainsi à servir l'abbé en public.

Depuis ce jour, à l'égard de ses servantes, d'Adelgunde et de Lenchen et de ses parentes, elle se montra en la présence du prêtre d'une douceur qui les étonnait, elle était aussi d'une assiduité exemplaire à suivre la messe, les offices ; elle se confessait chaque semaine et l'abbé Thurzo remarqua qu'elle n'avouait jamais de violences, de colères, de cruautés, d'orgueil ; elle s'accusait seulement d'être en proie à d'obsédantes luxures et de ne pas pouvoir y échapper. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que tous les deux ou trois soirs, elle s'enfermait dans ses appartements avec Adelgunde, Lenchen, Ursula et que, malgré l'épaisseur des murailles et les tentures qui protégeaient les portes, on entendait un bruit que les servantes appelaient un chant de sabbat : des gémissements, des râles, des cris de plaisirs et de torture, parfois un tumulte de bataille comme d'une femme qui lutte et qu'on finit par maîtriser.

Un jour qu'une servante vantait la bienveillance de la princesse à son égard et remarquait qu'elle s'était bien transformée à son avantage depuis quelque temps, une des femmes de chambre de la princesse haussa les épaules et dit :

- Elle se contraint devant l'abbé parce qu'elle a peur de lui, mais dès qu'il a le dos tourné, elle nous fait payer cher sa contrainte. Si vous aviez été comme moi au retrait avec Ursula, vous auriez vu le derrière de la pauvre fille, elle ne pourra bientôt plus s'asseoir. Est-ce vrai, Ursula ?

La servante baissa la tête et rougit sans répondre.

- Et la pauvre petite Lenchen ! elle en reçoit tous les jours plus qu'un grenadier pourrait en supporter.

La vérité, c'est que les pénitences de l'abbé Thurzo, loin de calmer l'orgueil de la princesse, le révoltaient. Elle était insatiable à présent de cruautés. Il lui semblait qu'à force de hontes et de tortures infligées aux autres, elle oublierait celles qu'on lui avait imposées et reprendrait le sentiment de sa puissance.

Il y avait comme une autre raison à ces cruautés et l'abbé allait bientôt l'apprendre. Un jour un coup timide retentit à sa porte, il vint ouvrir et aperçut Lenchen, haletante, toute ébouriffée, sa robe courte toute froissée ; l'abbé remarqua aussi qu'elle avait les yeux rouges et les joues luisantes, empourprées et comme si elle avait beaucoup pleuré.

- Je suis bien malheureuse, dit-elle à l'abbé qui était assez surpris de la voir, et comme je n'ai personne ici pour m'écouter, qu'Ursula qui est aussi malheureuse que moi, je viens à vous. Peut-être aurez-vous pitié de moi !

- Je compatis à toutes les souffrances, ma petite Lenchen, répondit l'abbé, et vous, en particulier, m'inspirez trop de sympathie pour que je ne cherche pas à soulager vos maux autant que cela me sera possible. Asseyez-vous là, près de moi, et contez-moi ce qui vous amène.

- Voilà, dit-elle ; je crois bien qu'elle veut me tuer.

- Vous tuer ! Qui voudrait vous tuer, ma chère enfant ?

- Elisabeth !

- Comment ! la princesse, votre cousine !

- Ce n'est pas ma cousine, reprit-elle, c'est ma demi-sœur. Mon père m'a eue d'une servante du château qui est morte en couches. Il m'aimait beaucoup et dans son testament qu'a vu Ursula, il me léguait

une partie de sa fortune. Or Elisabeth m'a toujours caché le testament, peut-être l'a-t-elle détruit ou fait disparaître, ma sœur ne m'a jamais rien dit, non plus, de notre parenté. Pour tout le monde je suis sa cousine. Elle voudrait bien qu'il m'arrivât un malheur, peut-être ne l'attendra-t-elle point. Elle est bien capable de me tuer, elle a bien tué votre prédécesseur, le pauvre vieux chapelain qu'elle battait à coups de sangle et qu'elle a assommé dans cette chambre... tenez, là, où vous voyez le sang ; il est tombé contre le mur, où il y a la trace d'une main, et vite on l'a enterré sans bruit. Savez-vous pourquoi elle l'a tué ? Tout simplement parce que, sur son lit de mort, mon père désirait me voir avant d'expirer et avait chargé le malheureux prêtre de me révéler le secret de ma naissance. J'ai su tout cela ensuite par Ursula qui sait des choses que ma sœur se croit seule à connaître. Ce que voudrait Elisabeth, c'est me faire mourir de chagrin à force de mauvais traitements. Figurez-vous, elle aurait toute ma fortune ! et puis savez-vous, c'est extraordinaire, cela : elle est jalouse de moi !

- Jalouse !

- Oui, elle me trouve jolie, oh ! elle ne me le dit pas, mais elle l'a dit à d'autres et, quand on parle de moi, quand on me regarde, elle a une telle colère ! Elle voudrait qu'il n'y eût qu'elle de jolie et parce qu'elle me hait, elle me torture chaque jour. Il ne se passe pas une semaine qu'elle ne me fouette. J'ai pourtant plus de quinze ans. Je ne suis pas une fillette ! Et je ne me crois pas bien méchante. Aujourd'hui en me promenant je suis tombée, j'ai sali un peu ma robe, elle s'est jetée sur moi, m'a souffletée et, comme je lui répondais, elle m'a frappée encore et a essayé de me battre avec des branchettes. Je me suis bien défendue, vous comprenez ! Alors elle a appelé Adelgunde et toutes deux m'ont mise en sang. Regardez si je mens !

On lui relevait si souvent ses jupes, à cette pauvre Lenchen, et on lui enseignait si peu la chasteté, que ce fut tout naturellement et sans la moindre hésitation pudique qu'elle découvrit ses mignonnes fesses. Il est vrai qu'un prêtre est un peu un médecin et que ces formes aimables se laissent oublier sous les cicatrices et la plaie saignante que l'on apercevait à la séparation des chairs. Mais ce qui surprit l'abbé, c'est que de la chute des reins aux cuisses, il n'y avait pas la plus petite place sur la peau qui ne fut marquée comme de gros pois en relief. Il lui en demanda la raison.

- C'est, dit-elle, qu'Elisabeth a pour me fouetter une pelle en bois, à trous, qui sert aussi à Ursula et aux servantes, et cette pelle à trous,

chaque fois qu'elle tombe sur la peau, y soulève de grosses cloques. Ma sœur a coutume de me dire ainsi qu'aux pauvres filles qu'elle frappe comme moi : « Vous n'aurez plus envie de montrer vos derrières aux hommes, vilaines truies ! » Elle feint de vouloir nous punir d'une prétendue indécence dont nous nous serions rendues coupables cet été. J'étais allée me baigner avec Ursula et d'autres servantes. Quand nous voulûmes sortir de l'eau, nous fûmes quelque temps à retrouver nos vêtements, et de mauvais garçons, qui passaient là par hasard, s'amuserent de loin à nous regarder. Nous avions été imprudentes peut-être, mais était-ce un crime et ne fait-elle pas pis, Elisabeth, quand elle donne des ordres au maître d'hôtel ou au cocher et qu'elle est toute nue à sa toilette !

L'abbé promet à Lenchen d'obtenir de la princesse qu'elle ne la battrait plus et, en effet, pendant quelques jours ni Lenchen ni Ursula n'eurent à se plaindre de mauvais traitements, puis la princesse cessa de se maîtriser et elle recommença à fouetter sa sœur et sa femme de chambre.

On se demandait pourquoi l'abbé Thurzo continuait de rester auprès d'une femme qui semblait le craindre, mais ne laissait pas de témoigner sans cesse à tout son entourage qu'elle le détestait. Espérait-il la convertir ? Elle n'était pas sortie du confessionnal et de la messe, qu'on la voyait s'abandonner en toute liberté à sa luxure et à ses violences. Sa dévotion superstitieuse, loin d'excuser ses vices, était plutôt une insulte à la religion dont elle eût compromis la vertu par son assiduité aux pratiques de piété et son attachement aux plus odieuses passions.

À la fin de septembre et quelque temps avant de quitter Seebenstein pour retourner à Vienne, la princesse Elisabeth Bathory donna une grande fête, à laquelle elle invita les familles nobles des environs. Les fêtes de Seebenstein avaient ceci d'original qu'on n'y voyait point d'hommes : les femmes ou les jeunes filles dansaient entre elles : les mères, naïves ou qui ne connaissaient qu'imparfaitement les habitudes de Seebenstein, trouvaient cela plus convenable.

Le grand bal des salons devait s'accompagner, dans la cour du

château, d'un bal champêtre pour les domestiques et les paysans. Là il y avait des hommes, la princesse n'ayant pu se passer de cocher, de maître d'hôtel, de chef des cuisines et autres serviteurs, mais il était expressément défendu à ses femmes de chambre d'y danser et même d'y paraître. Elles devaient rester toutes les quatre dans le vestibule de ses appartements.

Les invitées étaient arrivées en foule, dans les salons ; c'étaient des chevelures relevées sur les nuques étincelantes de diamants ; de longues crinières blondes ou cendrées flottant jusque sur les reins et des mousselines vaporeuses et des soies qui se cassent en plis lourds : au milieu de la cour des jupes de laine blanche, et des tabliers de soie brodés en rouge et en jaune, et, sur les cheveux ramassés, des mouchoirs aux mille dessins multicolores.

La princesse dansait peu et toujours avec distraction. On l'avait vue, l'année précédente, se précipiter sur une jeune fille qui lui plaisait, l'arracher à sa mère et à ses sœurs, valser, tourbillonner avec elle toute la soirée, lui faire, comme par mégarde, de rapides caresses mais qui, à se répéter, paraissaient singulières : doigts glissés plus bas que les reins, mais qui s'insinuent furtivement entre les jambes, seins qui se frôlent contre une poitrine enfantine ; — et enfin, incapable de résister à son désir, l'entraîner jusque sur son lit où elle n'eut pas de peine à endormir en elle toute résistance et à lui imposer ses étranges caprices.

Cette fois elle semblait indifférente aux danseuses et l'esprit dominé par un grave souci. À chaque instant elle quittait la salle, venait jeter un coup d'œil sur le vestibule où se trouvaient les servantes ; une ou deux fois elle descendit dans la cour et, passant au milieu des rondes villageoises, elle regardait de tous côtés. À la fin elle monta jusqu'aux appartements de l'abbé Thurzo, colla l'oreille à la porte, puis, revenant aux servantes, elle dit à l'une d'elles d'aller de suite chercher le chapelain.

Quand l'abbé apparut, elle ne se leva point du fauteuil où elle était assise et fit en sorte d'imiter l'attitude que le prêtre avait eue lui-même quand elle était venue le trouver.

- Ah ! c'est vous, Monsieur l'abbé, fit-elle toute en fureur. Pensez-vous que je vous ai pris au château pour débaucher mes servantes ? Oh ! ne feignez pas cette surprise. Je sais qu'Ursula est dans votre chambre et ce n'est pas la première fois qu'elle y vient.
- Et vous ai-je débauchée, aux deux fois que vous êtes venue ? répondit l'abbé en souriant.

La princesse devint pourpre de colère.

- Je ne veux pas que mes servantes entrent chez vous. Si elles veulent avoir un conseil, si elles ont besoin d'avouer un péché, qu'elles se rendent au confessionnal. D'ailleurs, à l'avenir, c'est à un autre confesseur qu'elles devront demander leur règle de conduite... Ah ! Ah ! continua-t-elle en remarquant que le prêtre avait tressailli, vous ne vous attendiez pas à recevoir sitôt votre congé, monsieur l'abbé !
- J'étais décidé à le prendre, répliqua-t-il... Après ce qu'Ursula est venue me confier.
- Oh ! vous en êtes aux confidences avec elle. Vous n'avez pas perdu mon temps. Depuis quand est-elle votre maîtresse ?
- Ce n'est pas en séductrice qu'elle est venue chez moi, mais en malheureuse qui vient se plaindre et demande pitié !
- Vous faites bien de me dire cela. Elle ne s'assoiera pas sur des roses ce soir et elle ne couchera pas cette nuit portes ouvertes. Je lui apprendrai à venir se plaindre de sa maîtresse. Un fouet soigné et un bon cachot, voilà ce qui l'attend.
- C'est vous qui allez être châtiée pour vos cruautés et vos crimes, dit-il, et tout de suite.

Aussitôt il la saisit violemment par les cheveux.

Elle n'eut pas le loisir de manifester son étonnement ni d'essayer une résistance. Sa magnifique chevelure blonde se dénoua et se déroula en un instant au-dessus de son front et, de parure admirable, devint une chaîne, une entrave et une torture. Ses fesses, qui semblaient collées

au fauteuil, durent s'arracher de leur siège ; et la princesse, courbée, aveuglée par les touffes épaisses qui lui couvraient les yeux, la nuque meurtrie par deux épingles qui, en se dérangeant, lui étaient entrées dans la peau, fut contrainte de suivre son bourreau où il voulait la mener. L'abbé l'attira ainsi jusque dans l'alcôve et ayant brusquement lâché la chaîne de cheveux par laquelle il la traînait, la princesse tomba à plat ventre sur son lit ; il ne lui laissa point le temps de se redresser, mais, étant monté lui-même sur le lit, il enfourcha en arrière cette cavale révoltée, l'étreignant des genoux avec force et pesant de temps à autre sur les épaules en sursaut. Puis, incliné vers le dôme énorme lumineux sous la soie, il releva prestement tout ce qui le couvrait : jupes, jupons, chemisette ; et il écarta, fit glisser jusqu'aux chevilles les légères culottes. Les deux monts de chair apparurent si rapprochés l'un de l'autre que leur vallée d'ombre était à peine sensible. L'abbé se pencha comme pour en respirer l'arôme.

- À la bonne heure ! dit-il. Vous avez le derrière parfumé aujourd'hui. Sans doute attendiez-vous ma caresse, ou peut-être quelque autre moins brutale.

La princesse ne répliquait pas, mais serrait les dents, crispait les poings de rage.

Enfin l'abbé qui cherchait une arme pour frapper cette orgueilleuse croupe, aperçut tout à coup près de lui, sur un guéridon, la pelle de supplice, aux trous englués de sang, qui servait à Lenchen et à Ursula. Quand la princesse en sentit les premiers coups, elle tressaillit, sauta et se tordit au point que l'abbé s'imagina un instant que sa méchante monture allait le jeter à bas ; toutefois il put la tenir et la frapper à l'aise. Elle se mit alors à gémir et à crier de telle sorte qu'elle fut entendue des salles de bal, qui se trouvaient pourtant assez loin. Adelgunde et quelques amies, reconnaissant la voix d'Elisabeth, s'inquiétèrent et accoururent avec les servantes qui étaient restées dans le vestibule. En ouvrant la porte elles aperçurent le large derrière tout nu, déjà rouge et pommelé de cloques, encadré par la soutane noire et surmonté par le buste de l'abbé Thurzo. L'abbé brandissait l'instrument que la princesse appelait avec une ironie barbare « le dessinateur », et on voyait que pour n'avoir pas l'habitude d'en user, il ne s'en servait pas trop mal.

- Qu'y a-t-il ? Que faites-vous ? s'écrièrent toutes les femmes.

- Je corrige la princesse, répondit simplement l'abbé Thurzo sans changer d'attitude et sans interrompre le châtiment. Elle vous serait reconnaissante, je crois, de vouloir bien vous retirer. Je n'ai pas songé à lui infliger une pénitence publique.

Adelgunde connaissait les liens qui unissent la cruauté au plaisir ; elle ne pensa pas une minute que l'abbé châtiait réellement la princesse, et fut plus amusée qu'effrayée du spectacle, mais les jeunes filles parurent saisies d'effroi et de honte à la vue d'une correction si impudique et si humiliante, elles imaginèrent qu'un péché abominable l'avait provoquée. Quant aux servantes, elles se réjouirent fort que leur maîtresse fût ainsi traitée. Peu de femmes, d'ailleurs, se pressaient de sortir. Il fallut que l'abbé, en se retournant, abaissât la tête vers la princesse et l'avertît que ses cris avaient attiré tout un auditoire.

- Désirez-vous que ces dames restent à vous entendre ? demanda-t-il, ou voulez-vous qu'elles se retirent ?

- Qu'elles se retirent, qu'elles se retirent, répéta-t-elle au milieu de ses gémissements, la voix à demi couverte par sa chevelure et la soutane de l'abbé qui lui enveloppait tout le visage.

Sur un signe du prêtre elles partirent en chuchotant. À peine s'étaient-elles éloignées que Thurzo, jugeant la fessade suffisante, se glissa en bas du lit et jeta la pelle par la fenêtre. Il était encore dans l'embrasure, quand la princesse, qui s'était vivement redressée, le frappa au visage.

- Ah ! s'écria-t-elle, Dieu m'est témoin que j'ai tout souffert de vous, mais cet outrage odieux, ah non, non ! je ne le supporterai pas.

- Tenez-vous tranquille, dit l'abbé en la maîtrisant, croyez que je n'ai jamais eu l'idée de vous châtier devant vos servantes, car je ne prétends pas détruire votre autorité sur elles. Ce sont vos cris seuls qui les ont fait venir.

- Et pourquoi m'infligez-vous cette pénitence affreuse en plein bal !

- J'étais révolté de vos crimes, de tous ces crimes que l'on venait de me raconter et qu'on a eu raison de me raconter. J'étais effrayé surtout de tous ceux que vous projetez contre de pauvres filles. Je vous ai frappée cette fois avec colère, sans mesure. Le châtiment, si

rude qu'il vous ait semblé, n'est pourtant point proportionnel à tant d'actes iniques, car ce n'est pas une fessée enfantine que vous méritez, ce n'est pas non plus une pénitence secrète que Dieu vous réserve, Elisabeth Bathory, mais la mort publique devant toute une foule qui vous attend si vous continuez votre existence exécration. L'assassinat n'a eu qu'un témoin dont vous avez pu jusqu'ici étouffer les fâcheuses révélations, mais les meurtres de Lenchen et d'Ursula ne seraient ignorés de personne, soyez-en persuadée !

La princesse était devenue toute pâle ; elle essaya pourtant de cacher son émotion.

- Alors vous croyez toutes ces histoires ? dit-elle d'un ton dédaigneux.

- Ces histoires ne paraissent pas inventées mais réelles, quand on a vécu quelques jours dans votre intimité.

- C'en est trop ! cria-t-elle, et saisissant un court poignard qui était suspendu à la muraille elle s'élança sur le prêtre. L'abbé Thurzo repoussa l'agression et lui arracha le poignard mais il ne put empêcher la princesse de se cramponner à sa soutane, de lui griffer les mains et le visage.

Cette lutte prit fin d'une étrange façon, les combattants se séparèrent en poussant tous deux un cri. La princesse tenait une longue barbe, la barbe de l'abbé Thurzo qui lui était glissée dans la main et l'abbé, devenu glabre, ne paraissait plus le vulnérable prêtre de tout à l'heure, mais un jeune homme aux lèvres fraîches, aux narines frémissantes.

- Martin Frankenstein ! s'écria-t-elle avec une surprise pleine d'effroi.

- Aussi bien pourquoi feindre plus longtemps ! fit le faux abbé Thurzo en rejetant sa perruque grise et en laissant voir une abondante chevelure sombre.

- Ah ! sacrilège ! dit-elle avec horreur, le sacrilège qui a osé prendre la robe sacerdotale pour pénétrer dans mon château, pour observer mon existence et découvrir tous les secrets de mon corps !... Quelle honte !... Comment ai-je pu m'abandonner ainsi à vous, indigne profanateur, libertin immonde ! Je ne sais quel instinct m'avertissait

pourtant qu'un bon prêtre ne m'eût pas traitée avec une grossièreté si ignominieuse... Comment à présent effacer cet outrage ! Vous m'avez vue nue !... Ah ! vous ne sortirez pas d'ici vivant, je vous le promets. Je punirai cette abominable audace.

- Je sortirai d'ici vivant et avec vous, fit-il.
- Ah ! taisez-vous, misérable !
- Ne m'avez-vous pas avoué, toute fillette, que vous m'aimiez !...
- Par plaisanterie ! Je voulais me moquer de votre fatuité, de vos sottes prétentions !
- Je n'ai jamais pu oublier cette promesse d'enfant. Je me suis dit que je vous aurai malgré tout, et fallut-il vous violer !
- Monstre !
- Ne m'appellez pas monstre, écoutez-moi plutôt, je sais depuis longtemps ce que vous êtes. À Vienne on parlait de vous comme de la plus vicieuse et même de la plus criminelle des femmes, que seuls son grand nom et sa fortune protégeaient de la police. N'importe ! Votre éclatante beauté m'avait séduit. Je ne voyais qu'elle et je me disais qu'avec mon énergie, ma volonté, j'arriverais à vous convertir, à vous guérir de vos passions cruelles, à faire de vous une femme bonne, douce, amoureuse comme le veut la nature. Dans votre personne mauvaise un côté était accessible au bien. Vous étiez dévote, superstitieuse plutôt, mais un homme habile pouvait profiter de ces inclinations religieuses pour vous arracher de force vos vices, pour chasser l'exécrable démon qui était en vous. Alors j'ai tenté l'expérience. Apprenant que vous aviez besoin d'un confesseur je me suis présenté à vous, j'ai su me déguiser assez bien et jouer mon rôle assez convenablement pour espérer de demeurer à vos côtés. Vous ne sauriez croire quelles émotions singulières et différentes se succédaient en moi lorsqu'il me fallait vous infliger une pénitence. C'était pour moi une expiation nécessaire...
- Infamie ! Horreur !
- Oui j'étais persuadé qu'il fallait briser votre orgueil et donner à vos dix-huit ans les corrections humiliantes que votre père, trop bon, vous avait épargnées. Il me semblait que peu à peu vous perdriez de votre superbe et que vous deviendriez meilleure, plus douce, plus humble ; et cet espoir, autant que le plaisir de contempler vos grâces et vos beautés inconnues, me donnait du courage pour vous frapper. Mais

comme j'aurais préféré, au lieu de coups, vous donner des baisers !

- Cessez, je vous prie, ces déclarations intempestives, dit la princesse en détournant les yeux. Elles ne font qu'accroître le dégoût et la haine que vous m'inspirez. Croyez que ce que j'ai souffert d'un prêtre, parce qu'il est le représentant de Dieu sur la terre, je ne le souffrirai d'aucun homme, père, roi, empereur !

- Pas même d'un mari ?

- Je n'en aurai jamais ! les hommes me répugnent trop profondément.

Frankenstein regarda la princesse d'un œil étincelant où se révélait une sauvage volonté.

- Vous serez à moi, dit-il, et tout de suite !

Elle haussa les épaules, mais aussitôt elle poussait un hurlement de douleur, il lui avait saisi les mains et les lui serrait à en faire craquer les os. De sa vigoureuse étreinte il la courbait, l'agenouillait à ses pieds.

- Lâche, lâche ! répétait-elle d'une voix étranglée, furieuse, et d'autant plus impuissante que la colère prenait toute son énergie.

Il la retint longtemps en cette attitude. Quand elle fut à bout de courage et que, rompue de fatigue, elle n'eut plus même la pensée de résister, il la renversa sur le tapis et l'étreignant brutalement les jambes il la posséda.

- À présent, fit-il avec un sourire de triomphe, tu ne te moqueras plus de moi car tu ne peux plus me renier !

Elle demeurait les yeux fermés, comme évanouie. Son visage aux traits sévères à la bouche impérieuse s'était subitement adouci, la femme semblait dans cette étreinte être redevenue une enfant et Frankenstein, debout devant elle, contemplait avec joie cette heureuse transformation.

Cependant Elisabeth rouvrit les yeux, elle vit sa jupe, sa chemise encore retroussée sur son ventre nu, une goutte de sang perlait sur sa cuisse. Son regard brilla, sa fureur revint toute, aussitôt elle fut debout ; et, saisissant sur la table le poignard que Frankenstein avait abandonné :

- Meurs donc ! profanateur ! cria-t-elle en le frappant de toute sa force.

Au coup bien dirigé, Frankenstein, frappé au cœur, tomba sans proférer un mot.

Elisabeth se pencha sur sa victime, palpitante, la bouche grande ouverte, comme ivre de sa vengeance ; et elle observa toute radieuse les convulsions de la mort.

Lorsqu'il ne remua plus, elle poussa un soupir et parut délivrée mais sa joie fut courte. En rabaissant sa jupe ses doigts se tachèrent aux traces sanglantes de sa honte. Ses bras se raidirent, son visage contracté exprima une répulsion affreuse, tout son corps eut un frémissement de dégoût et d'horreur. Elle courut au corps de Frankenstein, arracha de la plaie le poignard sanglant et s'en frappa elle-même.

Ainsi mourut, comme une vertueuse Lucrèce, cette princesse criminelle, aussi avide de luxures, qu'orgueilleuse de sa virginité, et qui eût voulu asservir tout le monde à sa beauté sans se donner à personne.

Ursula découvrit dans la nuit même de la fête les deux cadavres ; après le premier moment de stupeur et d'épouvante, cette nouvelle amena chez la plupart des invités un jour de joie, car la princesse était plus haïe qu'adorée. Quelques jours plus tard on trouva le testament du prince Bathory qui reconnaissait Lenchen comme sa fille et lui

laissait toute sa fortune en cas de décès d'Elisabeth. Lenchen n'avait pas besoin d'un si bel héritage pour se consoler de la perte de sa sœur. Le lendemain de l'enterrement, lorsque la nouvelle châtelaine de Seebenstein recevait les paysans de son domaine, assise sur le haut fauteuil de chêne des princes Bathory, on observa qu'elle ne pouvait s'empêcher de temps à autre de se frotter le derrière et que, si jolie et si gracieuse qu'elle fût, elle n'en avait pas moins un maintien assez peu solennel, ce qui fit dire à un domestique :

- Elle ne pleure pas, mais comme ses fesses se lamentent ! On voit bien que la générosité de sa sœur lui a laissé là plus d'un souvenir !

Il y a quelques années, je fus appelé au Perreux par un riche négociant, retiré du commerce, qui me demandait de lui faire son portrait. Je suis de l'école de la Tour, qui se plaisait aux longues et patientes études, et je ne cachai pas à mon modèle que deux ou trois séances ne suffiraient pas, ainsi qu'il le croyait, à terminer même une bonne esquisse. « Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Je suis à votre disposition », me répondit-il. Nous convînmes du prix et des séances. Il devait poser tous les matins à neuf heures, mais comme il avait hâte d'avoir son tableau, et qu'il craignait qu'en retournant à Paris il ne m'arrivât de manquer un jour de pose ou d'être en retard, il me demanda instamment de rester au Perreux jusqu'à ce que fût terminé son portrait. Il m'offrit même pour loger au fond de son jardin un charmant pavillon qui avait une sortie sur une petite ruelle et où je pouvais vivre de l'après-midi jusqu'au lendemain matin en toute liberté.

J'acceptais ses offres bien qu'il me semblât dur de passer au Perreux plusieurs semaines, mais mon amie était absente de Paris ; mes après-midi étaient libres et puis ce portrait, généreusement payé, m'intéressait. Mon modèle avait une de ces figures énergiques et féroces, une physionomie de brigand audacieux dont je désirais vivement fixer le caractère.

Après la première séance, et le déjeuner fin qui la suivit, je rentrais dans mon pavillon assez fatigué, car les commencements d'une œuvre sont toujours pour moi très pénibles.

J'inspectai le premier étage qui m'était destiné, ses chambres vastes aux tentures et aux meubles coquets ; et, découvrant un canapé confortable, je me préparais à y faire la sieste quand, par mes fenêtres ouvertes, monta une voix de fillette qui éveilla mon attention.

Les fenêtres donnaient sur un petit jardinet attenant à une

maisonnette ; des glycines et le feuillage capricieux des vignes vierges formaient une gracieuse et légère jalousie à travers laquelle je pouvais voir ce qui se passait chez les voisins sans qu'on soupçonnât mon espionnage.

Les enfants, les fillettes surtout me séduisent par ce qu'il y a d'indécis encore dans leurs traits qui laissent tout rêver, et aussi par l'éclat de leur peau, par leur grâce ingénue. On les aime pour ce qu'elles ont déjà de beauté, on les adore pour ce qu'elles promettent de charme et d'aventures à l'avenir. Quels imbéciles que ces prédicants austères, que ces foules barbares, qui ne souffrent pas que l'homme ait une joie sensuelle et idéale à la vue de l'enfant et qui considèrent toute caresse passionnée à une fillette, à un garçonnet, comme un viol et un outrage ! J'ai la vénération de ce qui n'est pas encore formé, de cette fleur secrète à peine sortie de sa tige ; il serait absurde, avant la maturité, de vouloir la récolte ; mais de l'arbuste, tel qu'il est, je puis bien réjouir mes yeux. Des caresses, des sévices aussi, en harmonie avec cet âge, qui mettent des larmes, qui mettent des rires sur un frais visage, qui le fassent se contracter et s'épanouir, qui me révèlent à demi la petite femme encore cachée sous la fillette : je ne sais guère de jeux plus délicieux, plus attirants. C'est le plaisir que me donnent certains dessins de maître, devant lesquels on devine le chef-d'œuvre exécuté plus tard mais qui nous plaisent davantage, peut-être, dans les lignes plus simples, parfois flottantes encore, de l'ébauche, et qui vous prennent, sans artifice, comme la nature.

Certes, l'enfant que j'entendais parler n'avait rien d'angélique. C'était une fillette de dix à onze ans, grassouillette, la figure poupline et rose, les cheveux blonds, tombant en large crinière sur les épaules avec un nœud amarante disposé coquettement sur la nuque, mais le visage tout illuminé par des yeux vifs, malicieux, voluptueux, qui étaient à une femme.

Une servante cousait auprès d'elle. Comme elle était juste au-dessous de moi, j'entrevois sa croupe large, bien dessinée, dans la jupe noire, par la tension du corps qui se courbait sur la tâche ; les larges épaules, les cheveux nains d'un blond laineux, laissant paraître le cou gras et court entre leurs touffes frisées et le faux col, d'une blancheur aussi intacte que l'élégant petit bonnet et ce que

j'entrevoyais du tablier bordé de fausses dentelles.

La fillette se cambrait, se tordait, étirait les bras, battait le sable, se grattait le derrière, comme embarrassée de son corps et ne sachant à quoi l'employer, tandis que la bonne, tout en causant, ne cessait de tirer l'aiguille.

- Vous direz ce que vous voudrez, Jeanne, faisait-elle, votre maman est une sale femme. Traite-t-on les gens comme elle le fait ! Ah ! si votre papa n'avait pas été là, il y a longtemps que je lui aurais flanqué mon tablier à la figure.

- Ma pauv' Rosalie, j'vois bien qu'tu gobes papa, tu n'as pas besoin d'me le dire. Moi j'peux pas seulement le sentir.

- Parce qu'il vous fiche des roulées soignées, mais vous les méritez bien !

Jeanne parut très ennuyée qu'on lui rappelât d'une manière aussi inopportune des moments qu'elle n'avait sans doute pas encore oubliés, du moins les frictions répétées qu'elle donnait à son derrière pouvaient le laisser croire.

- Maman me bat aussi, reprit-elle, ça ne fait rien, z'lui en veux pas !

- Oh ! votre maman s'amuse de vous trousser ; papa, lui, s'il vous donne la correction, c'est pour tout de bon, c'est pour vous punir.

- Non, c'est parce qu'il est méchant. Et puis il a un museau qui me dégoûte.

- Vraiment ? Eh bien, je lui répéterai ce soir ce que vous avez dit de lui.

Jeanne joignit les mains d'un ton suppliant :

- Non, ma bonne petite Rosalie, z't'en prie !

Mais comme la femme de chambre ne répondait rien, Jeanne battit du

piéd avec rage.

- Moi, z'vais dire à maman qu'y t'a embrassée, su'l'cou, hier, et pis qu'il t'a pincé la fesse, au dézeuner, et pis...

Rosalie, furieuse, piqua son aiguille et attirant la petite Jeanne par le bras elle la secoua plusieurs fois et la menaça de sa main levée.

- Répétez donc ce que vous venez de dire... voyons, répétez un peu !... Vous n'osez pas !... C'est heureux !... Eh bien, écoutez cela : si vous racontez la moindre chose à votre maman, je vous déculotte et je vous donne, avec le martinet, vous savez : le martinet que votre papa a acheté... je vous donne une de ces fessées, mais une de ces fessées !... vous ne pourrez plus vous asseoir d'un mois !... Qui m'a flanqué d'une rapporteuse pareille !

- C'est toi qui rapportes à papa tout ce que ze fais.

- Je vous excuse, au contraire ! Et puis votre papa a besoin de savoir si vous vous êtes bien ou mal conduite.

- C'est lui qui se conduit mal avec maman ; l'aut'zour, toutes les dames le disaient entre elles, z'ai bien entendu.

- Toutes vos dames sont des putains, et votre maman aussi !... Quand je pense que la nuit que votre papa était à Paris, voilà qu'elle accourt en chemise, me réveille : « Rosalie ! J'ai peur, toute seule dans mon lit. Venez coucher avec moi. » « Oui, Madame », je lui réponds, en me frottant les yeux. Ça m'amusait comme d'aller me pendre, enfin, je change de chemise, je la suis, je me fourre dans le plumard avec elle. D'abord elle bavarde, bavarde : un vrai moulin à paroles ! Moi j'avais envie de roupiller, je fermes les yeux, je répondais « oui » ou « non » ou rien du tout. Mais elle n'arrêtait pas. J'étais impatientée : « Madame lui ai-je dit, de grâce ! laissez-moi dormir, si vous voulez que votre ouvrage soit fait demain. » Elle ne répond rien, mais éteint la bougie. Je lui tourne le cul, je pensais qu'elle avait fini ses randonnées. Ah bien oui ! elle ne faisait que de les commencer. Voilà qu'elle se met à me caresser ; j'avais beau me secouer brusquement, pousser des soupirs pour lui montrer qu'elle m'embêtait, elle ne cessait pas ses chichis. Et elle me pelotait les fesses, et elle m'insinuait son doigt dans le troufignon que j'avais envie de lui lâcher quelque chose, pour lui apprendre à être convenable. À la fin voilà qu'elle me passe les mains entre les jambes. C'en était trop. Je lui lance une ruade de premier ordre : « Qu'est-ce que vous avez,

Rosalie ! », fait-elle étonnée. « Madame, je suis une honnête fille. Je ne veux pas qu'on me touche comme ça ! » « Je vous touche, moi ! Vous êtes folle. Vous rêvez ! » « Je ne rêve point et sais ce que je dis. Laissez-moi, ou je vais me recoucher dans mon lit et je vous promets que demain je fais du barroufle devant Monsieur et tout le monde. » On m'a enfin laissée tranquille et j'ai pu m'endormir. Tout de même, Madame, c'est une fière cochonne.

- Eh bien, dit la petite Jeanne en ouvrant de grands yeux, qu'est-ce qu'il y a de mal ? Maman voulait te çatouiller, ça l'amuse. Pourquoi n'as-tu pas voulu ? C'est bête ! Moi quand ze suis avec Hortense, ze la çatouille ; elle fait des bonds, des cris, elle se tord de rire. C'est très drôle... Pauv' maman, quand elle est au lit avec papa, elle s'ennuie tant ! Ze lui ai souvent entendu dire le matin : « Tiens, lève-toi, tu ne peux rien faire ! »

- Par exemple ! répliqua Rosalie, il vous a toujours faite, vous ! Il est vrai que vous n'êtes pas un bien beau chef-d'œuvre.

La petite Jeanne était devenue pensive.

- Rosalie, explique-moi ce que cela veut dire : papa, quand il est en colère, crie à maman que ze ne suis pas de lui ?

- Ah ! il dit ça ? Au fait ! Ça pourrait bien être.

Ils en étaient là de cette aimable conversation quand une voix de femme partit de la maisonnette, appelant Rosalie. La bonne abandonna son ouvrage et la petite Jeanne se dirigea vers le milieu du jardin où il y avait un gymnase. Elle se pendit au trapèze, y monta par un rétablissement et se balança quelques minutes.

Elle donnait à son corps les plus gracieux mouvements pour aller plus vite, tantôt pliant les jambes et s'accroupissant au milieu de sa robe ballante, tantôt se redressant toute droite et volant, la jupe collée aux fesses ; soudain elle se rassit, glissa du trapèze et, les mains libres, se pendit par les pieds. Sa chevelure balaya le sable, ses jupes retombèrent sur elle, et les deux joues grassouillettes de son derrière s'offrirent à ma vue par la fente assez large de sa culotte, toutes rosées par l'exercice. Elle ressemblait ainsi à une fleur bizarre dont ses jupons

à elle figuraient les pétales et son derrière mignon le calice. J'étais tout occupé à regarder cette pose gracieuse, quand un homme assez grand, maigre, au visage fatigué, aux yeux chassieux, à la barbe rousse se précipita sur elle. La gymnaste entendit son pas sur le sable et sauta vivement du trapèze mais elle ne put se mettre debout : l'homme était derrière elle et la maintenait à genoux, les jupes par-dessus sa tête.

- Je vous apprendrai à montrer votre derrière quand vous faites de la gymnastique ! s'écria-t-il.
- Mais papa, ce n'est pas de ma faute, les boutons de ma culotte sont partis.
- On les recoud, ce n'est pas difficile, mais vous n'enlèverez pas la culotte rouge que je vais vous tailler, je vous le promets.
- Oh ! là là papa ! Grâce, papa ! oh ! là là.

L'homme avait tiré de son pardessus un martinet de cuir et il en donnait de vigoureuses cinglades sur les fesses de la fillette.

Jeanne, agenouillée, maintenue par ses jupons, embarrassée par sa culotte tombée, essayait de s'arracher à cette correction vigoureuse. Elle tournait à quatre pattes, mais inutilement, autour de son bourreau, m'offrant à chaque pas qu'elle faisait devant ma fenêtre ou un derrière plus rouge et plus meurtri, ou une figure plus éplorée.

Enfin, quand parurent sur la chair des gouttelettes de sang, la fillette put s'échapper ; elle courut toute retroussée à travers le jardin. Son cruel correcteur, satisfait de son œuvre, ne songea pas à la poursuivre, il se contenta de regarder le corps qu'il venait de déchirer, de secouer la tête, et de lancer le martinet qui vint tomber aux pieds de l'enfant. Jeanne s'était tournée contre la muraille et, se cachant le visage dans les mains, elle pleurait, sanglotait, gémissait sans prendre garde à sa robe qu'on lui avait relevée sur la tête ni à sa culotte qui traînait à ses talons.

Après s'être promené quelques minutes dans le jardin, le père rentra

tranquillement ; quand Jeanne l'entendit monter l'escalier du perron, elle se retourna et lui tira la langue.

- Va, ze me vengrai, fit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

Rencontrant alors sous son soulier l'instrument de son supplice ce misérable martinet qui venait de lui écorcher le derrière, la fillette regarda de tous côtés et, ne voyant personne, elle le lança vivement par-dessus le mur, dans le jardin de mon hôte, puis avec ses jupons en désordre elle courut à la cuisine.

- Rosalie ! Rosalie ! viens me mettre du baume ! presse-toi.

- Ah ! papa vous a donné une fessée. Il a bien fait. Est-ce propre de montrer votre derrière à tout le monde.

- Rosalie, dépêche-toi donc de venir mettre du baume.

- Est-ce que vous croyez que je suis la domestique de vos fesses. Si ça vous cuit un peu, c'est tant mieux ! Ça vous rendra plus raisonnable.

- Ma bonne Rosalie, ze t'en prie !

- M... ! lança la servante, puis comme si elle avait regretté sa vilaine réponse : Eh bien, où est-il votre baume ? Et puis, vous savez qu'il faut faire attention que votre papa ne nous voie pas, surtout !

La bonne et la fillette se dirigèrent alors vers une petite rotonde tapissée de lierre, qui était sans doute l'endroit secret du logis, mais à peine Rosalie en avait-elle entrouvert la porte qu'on l'appelait.

- Où allez-vous, Rosalie ? criait du perron le personnage que je venais de voir tout à l'heure en posture de père fouetteur. Est-ce que Jeanne n'est pas assez grande pour savoir ch... toute seule ? Mais qu'avez-vous à la main ? Ah ! je devine, vous allez lui badigeonner le derrière d'une graisse quelconque. Eh bien, je vous le défends ! Si je viens de lui donner le fouet ce n'est pas pour lui faire du bien. Il faut qu'elle sente la douleur, et longtemps.

Rosalie et Jeanne rentrèrent la tête basse, la fillette murmurait en

jetant à son père un méchant regard. Puis le jardinet redevint silencieux.

Cette petite scène m'avait amusé, à cause de la grâce sensuelle de l'enfant, et je me mis à dessiner, de souvenir, sur mon album certaines attitudes qui m'avaient frappé. Je faisais un croquis rapide de la petite Jeanne au trapèze quand j'entendis frapper à la porte de la ruelle. Comme nul ne me savait au Perreux, que mon hôte, je ne pris point d'abord garde aux coups de marteau qui ébranlaient tout le pavillon, mais les coups ne cessant pas, j'allai voir à la fenêtre quel pouvait être l'importun. J'aperçus une jeune femme, élégamment vêtue, et qui levait la tête vers la fenêtre ouverte. Nos regards se rencontrèrent, elle eut un sourire auquel je voulus répondre. Elle me paraissait fort jolie et je n'hésitai pas à aller lui ouvrir espérant que, si elle était venue par méprise, comme c'était à supposer, je trouverais tout de même un prétexte pour l'attirer dans le pavillon.

Je ne fus point déçu quand je me trouvai face à face avec elle. La taille élancée, les hanches larges, les yeux sombres des amoureuses avides de caresses, tout dans son visage et son corps était une promesse de plaisir.

- Excusez-moi, Monsieur, dit-elle, si je viens vous déranger, mais je voudrais avoir un martinet qui est tombé dans votre jardin. Tenez, fit-elle en regardant la porte vitrée, il me semble que je le vois, là, contre la muraille de droite.

- Asseyez-vous, Madame, je vous prie, lui dis-je en la faisant entrer dans un petit salon, je vais vous le chercher.

Elle voulait rester dans le vestibule, mais je l'entraînai doucement jusqu'à un canapé et je courus chercher le martinet que j'avais vu tomber près d'un massif de jeunes cèdres.

« Sans doute, dis-je, c'est la mère ou la belle-mère de la petite Jeanne. Serait-elle cruelle, aussi cruelle que son mari ? »

Je m'adressais ces questions en ramassant l'instrument qu'on m'avait demandé. Les branches, terminées par des nœuds épais, semblaient plus faites pour tanner le cuir d'un mousse révolté, que pour punir les peccadilles d'une délicate et gracieuse enfant. De larges tâches brunâtres s'y voyaient çà et là.

Je revins vers la jeune femme qui se leva à mon entrée et avança la main pour prendre le martinet.

- Je ne vous le donnerai pas, madame, dis-je avec une fausse ironie, avant que vous ne m'eussiez juré de ne point le faire servir à de barbares châtimens. Vous êtes trop charmante, vous paraissez trop bonne pour qu'il vous convienne de lever un martinet sur de mignonnes fesses, surtout si elles ont quelque parenté avec vous.

Elle rougit et essayant de sourire :

- Mais, Monsieur, les martinets ne servent pas seulement à corriger les enfans ; vous le savez bien : on en bat les vêtements, les rideaux, les tapis : c'est très commode...

- Je sais certaines choses, répliquai-je, que vous ignorez et que sans doute vous serez heureuse de connaître. Voulez-vous que je vous les dise ?

- Que savez-vous ? demanda-t-elle avec surprise.

Je lui demandai de monter au premier où nous devions être plus tranquilles et, pour la décider :

- Je ne vous le rends pas, si vous refusez de m'écouter.

Mais elle était déjà dans l'escalier.

Nous entrâmes dans ma chambre et je lui montrai les croquis dont elle reconnut bien l'inspiration.

- Ah ! mon Dieu ! dit-elle, il l'a encore fouettée...

Et elle ajouta :

- Vous me prenez pour un monstre, dit-elle, eh bien ! sachez que si je vous demandais ce martinet, c'était par pitié pour ma pauvre enfant.

Écoutez-moi, continua-t-elle, après s'être assise, cela m'ennuierait d'être prise par vous pour une méchante femme. J'ai une fillette fort étourdie, et que l'air de la campagne grise, rend difficile à diriger. Vous souriez, parce que j'appelle le Perreux la campagne, mais pour nous qui avons vécu tant d'années à Paris sans le quitter seulement vingt-quatre heures, nous nous croyons ici en pleine liberté ; nous sommes en Amérique, dans le far-west, et il nous semble à tout moment que nous allons voir des sauvages... Ma petite Jeanne est devenue ici pareille à une petite indomptée. Moi, je vous dirai, Monsieur, que je suis née dans le peuple, au quartier des Halles, et nos mamans ne se gênaient pas pour nous déculotter et nous ficher des coups de balai. Ça nous donnait un peu de honte et de démangeaison durant un jour, et vraiment ça nous rendait plus sages. Moi, j'en use avec Jeanne, comme maman en usait avec moi. Elle a, par-ci, par-là, sa petite fessée ; si les grandes dames élèvent leurs enfants plus doucement, je ne les blâme pas, mais je me suis trouvée bien d'être éduquée ainsi, et je ne trouve pas mal que ma fillette soit punie comme je l'ai été. Seulement le père, lui, est un bourreau. Il ne la corrige pas, il la martyrise. Il croit qu'elle n'est pas de lui, et toute la colère qu'il ressent contre moi, et qu'il n'ose trop me montrer, parce qu'il est au fond très lâche, c'est sur l'enfant qu'il la passe. Voilà pourquoi je vous ai demandé ce martinet ; il peut avec cet instrument lui faire beaucoup de mal, mais un mal passager ; du moins il ne l'estropiera pas ; tandis que s'il lui prend fantaisie de la fouetter et qu'il ne trouve pas le martinet, il se servira de ce qu'il rencontrera sous sa main ; il la frapperait avec une barre de fer, avec une canne plombée, au risque de la tuer !... C'est affreux, mais cet homme-là est toujours en colère. À peine arrive-t-il de Paris où il est employé dans un bureau de la Compagnie d'Orléans, qu'il se met à grogner, à gronder, et trouve toujours un prétexte pour s'en prendre à l'enfant de sa fureur. J'ai voulu d'abord, quand il frappait Jeanne, m'interposer, et puis il me faisait tellement peur que je n'ai plus osé. Mais aussi que j'ai inventé une belle vengeance ! Je lui ai fait écrire par une amie des

lettres anonymes où on lui disait que je le trompais, qu'il n'avait qu'à venir, à telle heure, tel jour, qu'il me surprendrait avec mon complice. Et au lieu de venir le soir à 7 heures, il demandait une permission et surgissait inopinément dans l'après-midi. Je m'amusais bien de sa figure déconfite et de son étonnement. J'ai recommencé la plaisanterie cinq ou six fois, et il n'a jamais deviné qu'on voulait se moquer de lui. Il était dans une inquiétude extrême, persuadé un moment de mon infidélité, puis voulant croire à mon innocence, et ces alternatives de doute et de confiance me mettaient en joie... Ah ! si je n'étais pas une honnête femme, comme je voudrais, quand il frappe ainsi ma pauvre enfant, quand il m'insulte dans ma propre chair, l'outrager aussi réellement, effacer les misérables baisers qu'il m'a donnés sous un baiser ardent, voluptueux, passionné... Ah ! qu'est-ce que je dis là !

- Quelque chose qui me rendrait cruel.
- Je ne vous comprends pas, répondit-elle d'un ton qu'elle voulait indifférent.

À ce moment même de grands cris partirent de la maison voisine, nous courûmes tous deux à la fenêtre et j'aperçus la petite Jeanne qui se sauvait à demi déculottée et troussée, les yeux égarés, les cheveux épars. Le père en bras de chemise, le visage animé d'une expression plus féroce encore que tout à l'heure, la poursuivait en brandissant une serviette mouillée.

- Ah ! tu voulais te venger, crocodile ! Eh bien tu sais, je ne suis pas fatigué de t'en donner... Tout ce que tu voudras ! Je suis à ta disposition... Rosalie ! Attrapez-la-moi donc !

La domestique obéissante s'était jetée au-devant de Jeanne et la maintenait en bonne posture pour que ses petites fesses ne perdissent rien des coups paternels. Un hurlement horrible s'éleva.

- Ah ! mon Dieu ! s'écria près de moi la maman de Jeanne. Je ne puis pas voir cela. Mon cœur se soulève.

Elle se couvrit le visage de ses mains et alla se jeter sur le canapé.

Je m'assis à côté, tout près d'elle, respirant son parfum, jouissant de son sein soulevé, pressant à pleines mains ses larges fesses.

- Te rappelles-tu ce que tu disais tout à l'heure ?
- Qu'est-ce que je disais ?
- Que tu voulais te venger de cet homme cruel.

On entendait toujours les cris sauvages de l'enfant précédés et suivis par le bruit sec de la serviette trempée sur la peau nue.

La jeune femme me prit la tête et avança ses hanches vers moi d'un mouvement onduleux, puis secoua sur ses yeux sa riche chevelure sombre comme pour se voiler le visage. Alors je l'étreignis violemment et je pénétrais en elle. Elle sautait à mes foulées comme une démonsse et j'accompagnais mes baisers de toutes les caresses, lui suçant les lèvres et pressurant ses vastes assises, et pressant l'ouverture baillante de plaisir, et m'y insinuant sans peine.

Et elle, à travers ses cheveux, mordait mes lèvres et soupirait de bonheur, et elle m'étreignait de la même façon, me prenant les reins et les fesses avec une semblable curiosité luxurieuse.

Jeanne, dans le jardin, sanglotait et gémissait encore, lorsque nous nous désenlaçâmes.

- Vite ! dit mon amoureuse en se redressant et très froidement, comme si rien ne s'était passé entre nous, vite un peigne ! que je me recoiffe ! Voyez-vous, si j'avais rapporté le martinet, il ne lui aurait pas fait si grand mal.

Puis courant à la fenêtre :

- Pauvre petite ! Comme elle pleure ! Elle a son petit derrière tout écorché.

Promptement elle se fut recoiffée ; elle assura les plis de sa jupe.

- N'importe, se dit-elle comme à elle-même, je l'ai bien fait cocu, ce cochon-là !

Je lui débitais à ce moment-là toutes les fadeurs, bien que je fusse réellement heureux de cette visite inattendue.

- Quelle surprise délicieuse vous m'avez faite ! Puis-je espérer que je vous reverrai bientôt ?

Elle ne me répondit pas et descendit à la hâte l'escalier — sans oublier le martinet.

À la porte je voulus l'embrasser, mais elle se déroba ; c'est à peine si elle daigna me toucher la main et répondre du bout des lèvres à mon au-revoir et à mon baiser. Elle s'enfuit vivement dans une fine odeur de jacinthe.

Je remontai en toute hâte dans ma chambre pour assister à sa rentrée. Elle arriva en riant et en chantant. Son mari, pour se reposer de la fessée, s'était mis à arroser les plates-bandes.

- Tu l'es co ! Tu l'es coco ! Tu l'es coco chantonnait-elle.

- Qu'est-ce que tu as ? Es-tu folle ? répondit-il sans cesser d'arroser les fleurs. Je n'aime guère te voir dans ces états-là. On dirait que tu viens de boire un verre de trop et que tu t'es grisée.

- Tu es aimable ? Je trouve simplement que tu as le front couvert de sueur, et qu'on a tort de tant travailler quand il fait une telle chaleur.

Je devais avoir une physionomie singulière, quand je parus le soir à la table de mon hôte, car il me dit en riant et en se frottant les mains :

- Vous paraissez triomphant comme si vous étiez en bonne fortune.

Il me pressa tellement de questions que je finis par lui avouer mon aventure.

- Vous avez devant vous, me dit-il, votre rival... Oh ! fort ancien. À présent la dame ne daigne même pas me regarder.

Voici comment je l'eus. J'avais remarqué l'année dernière quand je vins m'installer ici, que ma voisine était de fort bonne humeur avec moi toutes les fois que le mari donnait une bonne fessée à sa fillette. Moi, du pavillon, elle, du jardin, nous nous mettions à bavarder ensemble. Nous nous accordions tous les deux à plaindre l'enfant et à blâmer le père, qui, heureusement, une fois son acte de justice accompli, rentrait dans sa maison pour ne plus en sortir. Comme je trouvais cette jeune femme fort à mon goût, ces conversations ne me satisfaisaient qu'à demi. Je donnai la pièce à la bonne Rosalie pour qu'elle commît, à la place de la fillette, quelque grand méfait dont Jeanne pût paraître coupable aux yeux de son père et qui lui attirât quelque terrible châtiment. Le soir même, m'étant installé dans le pavillon que vous occupez, je ne tardai pas à entendre un grand bruit : coups, voix en colère, hurlements de douleur.

Le bruit se calma ou plutôt diminua ; aux coups avait succédé un dialogue emporté qui se prolongea assez tard dans la nuit, enfin la maison redevint silencieuse ; les lumières s'éteignirent, et je croyais que le mari, la femme et l'enfant dormaient en repos quand j'entends frapper dans la ruelle. Je descends, et je vois ma chère amie, la maman de Jeanne, qui arrivait en chemise, n'ayant pour habillement qu'un grand manteau de fourrures, sans attaches, qui laissait voir ses jambes et ses épaules nues.

- Ah ! fait-elle, protégez-moi, sauvez-moi, c'est un monstre ! Il vient d'écorcher vive ma pauvre enfant. Je ne veux plus habiter sous son toit.

Bref, pour ne plus habiter sous son toit, elle coucha cette nuit-là avec moi, et ce fut une des meilleures nuits d'amour dont j'aie gardé le

souvenir.

Vous imaginez-vous que depuis, bien qu'elle n'eût pas paru mécontente de mes talents, elle n'est jamais revenue me voir. Mieux que cela ? Elle ne m'a plus adressé une seule fois la parole. Quand nous nous rencontrons dans la ruelle ou à la promenade, ce qui arrive souvent, elle détourne les yeux et feint de ne pas me voir. La singulière femme ! J'espère que vous serez tout de même plus heureux que moi.

Mais mon aventure fut la même que celle de mon hôte. Je ne revis plus le père, retenu à Paris, ou forcé peut-être de voyager pour ses affaires. On faisait bien quelquefois la petite Jeanne, mais les claques de maman ou de la bonne n'étaient pas bien effrayantes, et si la fillette criait ou pleurait, c'était sans doute plus de colère et de honte que de douleur. Quant à la mère, jamais elle ne regardait du côté de la fenêtre. Nous nous rencontrâmes souvent, je la saluais et je lui adressais quelques compliments, elle ne me répondait pas, elle n'avait même pas l'air de me voir. J'achetai Rosalie, je lui donnai plusieurs fois des louis et même des billets bleus pour qu'elle lût à sa maîtresse mes lettres passionnées et devînt auprès d'elle mon défenseur, mon entremetteuse, mais elle revenait toujours vers moi avec la lettre cachetée : « Madame n'a rien voulu savoir ! »

La singulière femme ! me disais-je en répétant le mot de mon hôte. Après tout, elle s'était une fois si franchement, si complètement donnée qu'elle n'avait plus rien laissé à souhaiter au désir. N'importe ! J'aurais préféré renouveler cette adorable étreinte, dût-elle être sans surprise pour moi, tant l'odeur de jacinthe de son boléro, le fin parfum de framboise de ses lèvres fondantes, et l'énorme fermeté de ses fesses, et ses beaux cheveux touffus, et surtout ce qu'il y avait de grâce, de gaucherie et de fureur amoureuse, dans son étreinte, m'avaient ravi. Mais de telles jouissances ne se renouvellent point, et il faut, en même temps qu'on les éprouve, les confier à la mémoire, pour en embaumer le souvenir, pour orner à l'occasion avec de délicieuses images, des plaisirs qui seraient, sans cela, moins accomplis et moins parfaits.

Madeleine arriva tout essoufflée, Chaussée-d'Antin, chez son ami Henri Amelot et remplit tout l'appartement de l'odeur des violettes qu'elle avait à son corsage.

Elle était d'une grâce charmante, d'une grâce de jeune faubourienne qui a vu et devine beaucoup de choses, et porte sa science du monde avec santé et belle humeur. De grands yeux étonnés, un petit nez fin, des lèvres grasses et rieuses disposaient à apprécier des charmes qui, moins visibles, laissaient cependant deviner sous les vêtements leur fermeté et leur ampleur. Mais ce qu'il y avait de simple et de libre dans ses allures s'accommodait mal d'une toilette très compliquée qui, pour être élégante, eût exigé une mise plus soignée et des gestes moins exubérants. Le chapeau était de travers, les cheveux ébouriffés comme si l'on venait de se lever ; sous le boléro, la jupe, tenue par une agrafe trop haute, bâillait ; enfin les fines bottines, les jupons de soie bordés de dentelles étaient mouchetés de boue. Madeleine avait dû renvoyer son cocher ; peut-être cette jeune gaspilleuse ne possédait-elle pas l'argent nécessaire pour prendre une voiture et s'en était-elle venue à pied.

Henri Amelot venait de perdre sa femme lorsqu'il rencontra ce fruit savoureux, comme pour consoler et divertir son chagrin. L'amour avait succédé à un caprice du hasard. À présent, rien ne comptait plus dans l'existence d'Amelot que les heures qu'il passait auprès de son amie. Il négligeait même tout à fait sa fillette, la petite Séverine, une enfant d'une dizaine d'années qui faisait ses délices autrefois. Tout son argent — et il était riche — passait dans les mains de Madeleine qui sans avarice, sans méchanceté, sans goûts luxueux, en était toujours avide.

- Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ? demanda-t-elle en tendant sa joue aux fraîches couleurs.

Henri répondit à l'aimable invitation et il baisa les joues et les lèvres de son amie, mais sans empressement, comme par habitude. Il

paraissait très peiné, très irrité.

- Qu'as-tu donc ? Pourquoi me fais-tu cette figure ?
- Madeleine, dit-il, voilà quinze jours que je t'attends. Pourquoi n'es-tu pas venue ? Pourquoi n'as-tu pas répondu à une seule de mes lettres ?
- Comment ! tes lettres ! Je n'en ai reçu qu'une, où tu me disais que tu t'absentais de Paris et que tu ne reviendrais qu'aujourd'hui.
- Je t'ai écrit cela, moi !
- Oui... J'ai même la lettre dans ma poche... tiens, regarde.
- Cela ressemble en effet à mon écriture, dit Henri très étonné. Pourtant je suis bien sûr de ne t'avoir jamais écrit cela, et je ne suis pas somnambule !... Quel est le misérable qui a osé prendre mon nom et contrefaire mon écriture ?... Tu dois avoir un amant !
- Allons ! Te voilà revenu à tes folies.
- Je ne suis pas fou. Tu as un amant...
- Si tu veux !
- À qui tu montres mes lettres !
- C'est notre lecture du soir.
- Madeleine ! s'écria Henri en lui saisissant les mains, ne plaisante pas. Il pourrait t'arriver malheur.
- Allons, lâche-moi, tu es absurde !

Et elle haussait les épaules.

- Si c'était pour me faire des scènes que tu désirais tant me voir, j'aurais mieux fait de rester chez moi.

Henri s'était subitement calmé et avait pris déjà un ton implorateur.

- Madeleine, si je suis jaloux, c'est que je t'aime.

- Oui, oui ! on dit toujours cela : moi, je t'avertis, je n'aime pas les crampons.
- Parce que tu veux être libre, libre de faire toutes les folies qui te passent par la tête... Ah ! si je savais que tu me trahis !...

Madeleine eut un sourire ; les gestes tragiques de son ami l'amusaient toujours beaucoup.

- Henri, dit-elle gravement en s'approchant d'une pendule, maman doit venir me voir à cinq heures, je ne veux pas que la pauvre vieille se dérange inutilement : de Belleville aux Champs-Élysées, il y a une trotte ! Vois donc si tu n'as rien de mieux à faire qu'à causer, car il sera bientôt temps de partir.
- Tu ne pouvais pas donner rendez-vous à ta mère un autre jour ?
- Mais je ne savais pas que tu serais là aujourd'hui, c'est ce télégramme qui m'a prévenue de ton arrivée.
- Un télégramme ! ... Tout cela est bien extraordinaire.
- Ah ! ne recommence pas tes suppositions, dit Madeleine, c'est fatigant. Un ami a voulu te jouer un mauvais tour : c'est certain. N'y pense plus, et déshabille-moi.

Devant la beauté neuve de Madeleine, il oublia un instant ses soupçons et, de ses lèvres ferventes, il rendait hommage à chacune des grâces qui se découvraient à ses yeux. Les seins d'abord reçurent ses baisers, puis les jolies fesses cambrées qu'elle lui tendit en riant et devant lesquelles il s'agenouilla.

- On t'a battue ? demanda-t-il. Tu es tout écorchée ?
- Qui veux-tu qui m'ait battue ? maman ? J'ai passé l'âge des fessées, je pense ! Non, hier j'étais allée chez une amie à Asnières et je suis tombée de la balançoire. Il y avait du sable assez gros et voilà pourquoi j'ai le derrière un peu rouge.

Ils se couchèrent, mais à peine s'étaient-ils glissés dans le lit que tous deux se levèrent effrayés.

- Qu'y a-t-il dans tes draps ? s'écria Madeleine.
- Mais je n'en sais rien !
- On dirait qu'on y a mis du poil à gratter.
- Il y a un démon dans la maison.
- Ta femme de chambre se fiche de toi. Sûrement !... C'est que cela me démange toujours, dit Madeleine qui se secouait les épaules et se tordait le corps.

Henri lui proposa de prendre un bain pour calmer l'irritation de la peau, mais les conduits d'eau étaient en réparation ; du moins en avait-on enlevé les clefs.

- Qui a pu faire cela ? se demandait Henri. J'ai pris un bain ce matin. Tout était en bon état.

Madeleine entra dans le cabinet de toilette où elle se lava à grande eau, puis elle donna sa jupe à broser à la femme de chambre qui la lui rapporta quelques minutes après.

- C'est fou ! s'écria-t-elle tout à coup avec colère. Regarde, toute la garniture est enlevée ; l'on a découpé le bas avec des ciseaux. Qu'y a-t-il dans ta maison !

Henri appela la femme de chambre et la gronda sévèrement.

- Je ne sais pas ce que Monsieur veut me reprocher, répondit cette fille avec un étonnement qui montrait qu'elle était sincère, j'ai rapporté la robe de Madame, aussitôt après l'avoir broyée ; c'est Pauline qui a fait le lit et la salle de bains, et elle n'est pas à un âge à se permettre de pareilles plaisanteries.
- Et Séverine ? dites-lui de venir ici !
- Je n'ai pas vu Mademoiselle de la journée. Elle est restée sans doute chez son amie.
- Mon petit, dit Madeleine, je ne puis partir ainsi. Ma robe, telle

quelle, n'est pas mettable. Va vite me chercher une dentelle comme celle-là. La femme de chambre ne saurait pas en trouver de pareille, ou elle aurait peur d'y mettre le prix ; moi je ne sais pas ce que cela te coûtera, ce sera peut-être assez cher, mais, comme on a déchiré ma robe chez toi, il est bien juste que tu la paies.

Henri prit ce qui restait de dentelle et sortit aussitôt.

Madeleine, en attendant le retour de son ami, se mit à se promener partout dans l'appartement, en gamine effrontée qui se sent partout chez elle. Elle arriva ainsi dans la chambre de la jeune Séverine, où, par besoin d'activité, ses doigts se mirent à feuilleter un cahier sur la table. Le commencement était consacré à des résumés d'histoire, mais après plusieurs feuillets, elle fut bien surprise de trouver à la fin un essai de lettre, d'une écriture toute différente et qui ressemblait à celle de son ami. « Ma chère Madeleine, je suis forcé de m'absenter quinze jours... » c'étaient les termes mêmes de la lettre qu'elle avait reçue ! Il y avait à côté une enveloppe où Henri Amelot avait tracé deux ou trois lignes et en comparant l'enveloppe à la page, il lui semblait que les écritures, au premier coup d'œil pareilles, n'étaient pas réellement de la même main. Était-ce Séverine qui avait imité l'écriture de son père ? ou l'un de ses professeurs ? À l'instigation de la fillette ? Séverine sûrement était la principale coupable. Elle n'en douta plus quand, continuant de fureter dans la chambre, elle découvrit, au fond du tiroir, la boîte de poil à gratter et la dentelle qu'on avait coupée à sa robe.

- Ah ! la rosse, la rosse d'enfant ! s'écria-t-elle. Et dire que je lui apportais des gâteaux, du chocolat ! Étais-je bête !... Mais elle est peut-être ici ; la femme de chambre nous a trompés. Elle n'a pas dû sortir, car elle n'a pu couper la dentelle que tout à l'heure quand j'ai donné la jupe. Ah ! si je la trouve par exemple ! Je vais lui apprendre à se payer ma tête.

Elle recommençait sa promenade de chambre en chambre, quand, tout à coup, avisant les cabinets, elle y entre brusquement. La porte du couloir se referme, et elle entend s'ouvrir une autre porte qui donne sur l'escalier de service. Mais Madeleine est prompte. Avant qu'on ait le temps de se sauver, elle attrape la jupe courte de Séverine, ramène

la fillette par l'oreille jusqu'au siège des cabinets où elle l'incline de force.

La confusion, la rougeur, le silence de l'enfant indiquent bien sa culpabilité. Elle ne fait pas un mouvement, tandis que Madeleine lui glisse la main sous les jupes pour la déculotter. Sans doute pense-t-elle qu'avec la vigoureuse et forte Madeleine toute lutte est impossible et qu'il vaut mieux que la correction demeure secrète. Son cœur bat avec vivacité et elle se raidit avec force comme pour supporter les coups sans crier. Madeleine saisit le petit balai de l'endroit et lui en donne sur les fesses nues assez de coups pour faire hurler de douleur une enfant moins courageuse. Aux premières gouttes de sang qu'elle remarque, elle cesse de frapper et lâche Séverine. Puis :

- Tu peux te plaindre à ton papa, lui dit-elle, si tu veux en recevoir encore !

Séverine n'avait pas poussé un cri, ni un soupir, mais Madeleine n'eut pas plutôt achevé sa menace que Séverine lui cracha sur le corsage.

Madeleine sortit en levant les épaules. Elle était tellement furieuse qu'elle n'attendit pas le retour de son amant ; elle partit avec sa jupe déchirée, après avoir demandé cinq francs à la femme de chambre pour prendre une voiture.

À peine était-elle sortie qu'Henri arrivait. Il fut bien contrarié quand on lui dit que Madame Madeleine n'était pas là. En apercevant la petite Séverine toute rouge d'émotion, de douleur contenue, il eut envie de faire passer sur elle sa colère.

- Ah ! te voilà ! lui cria-t-il en l'attirant brutalement. Je voudrais bien savoir qui a déchiré la robe de Madame Madeleine, qui est entré dans ma chambre...

Et il lui reprocha tous les méfaits dont il avait souffert avec son amie.

Séverine levant alors ses beaux yeux clairs qui ne semblaient exprimer que la bonté, la franchise, l'amour, lui dit simplement :

- C'est moi, papa, qui ai fait tout cela.
- Malheureuse enfant ! s'écria Henri plus surpris encore qu'irrité de cette réponse.
- Oui, reprit Séverine, et j'aurais voulu non seulement l'ennuyer mais lui faire du mal, à cette sale femme qui a osé lever la main sur moi.

Mais elle se tut, car elle ne voulait pas avouer qu'elle avait eu le fouet de la main de Madeleine.

- Ah ! Madeleine t'a battue, dit Henri, elle a bien fait ; tu avais mérité vingt fois d'en recevoir. Et c'est pour cela que tu la détestes tant ?
- Non, ce n'est pas pour cela, c'est parce qu'elle te prend mon amour, et parce que tu ne m'aimes plus depuis qu'elle vient ici.
- Ma pauvre Séverine, mais tu es folle ! dit Henri en se penchant sur la fillette pour l'embrasser.
- Non, non, tu ne m'aimes plus, continua Séverine en se dérochant aux baisers de son père, et c'est à une méchante femme que tu m'as sacrifiée !
- Je te défends de parler ainsi, Séverine, dit Henri d'un ton sévère.
- C'est une méchante femme et qui ne t'aime pas, reprit-elle, je vais t'en donner la preuve.

Là-dessus Séverine courut à sa chambre et en rapporta une lettre chiffonnée portant sur l'enveloppe l'adresse de Madeleine Aubert, avenue des Champs-Élysées. Après beaucoup de petites flatteries amoureuses, de mots caresseurs, la lettre se terminait ainsi :

« Tâche, mon Madelon, de faire casquer ton Henri numéro 1 ; si tu avais beaucoup de pognon, nous pourrions nous offrir dimanche une chouette promenade : tu sais que je connais les bons coins où l'on rigole... Ton André »

Henri était devenu tout pâle.

- Et tu... tu as pris cette lettre dans sa jupe ? demanda-t-il en détachant lentement chaque syllabe comme s'il avait peine à remuer les lèvres.
- Oui, elle l'avait épinglée par-dessous. Je l'ai montrée à Julienne, qui me l'a expliquée. Cette femme-là, m'a-t-elle dit, n'aime point votre papa, elle ne vient que pour son argent.

Mais déjà Henri ne l'écoutait plus. Il mit brusquement la lettre dans sa poche, prit son chapeau et sortit en toute hâte.

- Je crois que c'est fini, à présent, dit Séverine en sautant de joie.
- Qu'est-ce qui est fini ? demanda la femme de chambre.
- La liaison de papa et de la sale femme... Je lui ai montré la lettre.
- Vous avez fait là un beau coup ! s'écria Julienne... Ils vont se disputer, et comme ils sont violents tous les deux, ça ne va pas être drôle. J'ai déjà vu des scènes, des scènes, que j'en frémissais ! Il est capable de la tuer.
- Ce ne serait pas un grand malheur.
- Non, mais que lui arriverait-il ensuite ? Vous voulez toujours n'écouter que votre tête et il en résulte de jolies choses.

*

* *

Henri Amelot se fit ensuite aussitôt conduire chez Madeleine ; la jeune femme elle-même vint lui ouvrir. Elle parut très étonnée de le voir, et ne voulut pas d'abord le laisser entrer.

- Qu'as-tu ? Que t'arrive-t-il ? Tu sais bien que ma mère est là.
- Cela m'est égal, dit-il en la repoussant jusqu'à sa chambre. Connais-tu cette lettre ?

Madeleine eut un rire sournois et méchant.

- Et après ? fit-elle tranquillement. Crois-tu que je viens chez toi pour tes beaux yeux.

Elle n'acheva pas ; Henri lui avait saisi les mains et levant sa canne il la frappait sur les épaules, sur les reins, sur les jambes.

- Grâce ! grâce ! criait-elle.
- Non, pas de grâce pour les catins, pour les menteuses !

Elle alla tomber contre le lit en gémissant ; alors il déchira la robe de chambre, la culotte, la chemise légère, il changea en loques ces dentelles qui lui avaient coûté tant d'or et il meurtrit, il ensanglanta le corps de son aimée dont le dos souple, les monts larges, les lignes pleines et hardies, les courbes provocantes avaient enchanté ses yeux.

Elle gémissait et sanglotait, mais semblait se résigner, lorsque tout à coup elle se redressa, courut jusqu'à la porte du cabinet de toilette et de toute sa voix appela :

- André ! André !

Un jeune homme assez fort, court, râblé, aux larges épaules, entra sans trop de hâte.

- Eh bien, eh bien, faut-il vous aider ? Vous n'avez pas fini de battre

la gosse ? D'abord est-ce que vous êtes chez vous ici ? Payez-lui donc ce que vous lui devez ! Vous ferez mieux !

Il grognait, grondait, mais ne semblait nullement pressé de défendre Madeleine ni de punir l'agresseur quand les insultes et les coups d'Henri le mirent en rage.

- Veux-tu foutre le camp, maquereau ! criait Henri qui l'avait pris au collet et essayait de le jeter à la porte.

Soudain l'homme se retourna et lui porta un vigoureux coup de poing dans la poitrine. Henri chancela. Madeleine qui était restée jusque-là spectatrice, le poussa et essaya de le faire glisser. Avec l'aide de son compagnon elle y réussit. Henri tomba, entraînant son adversaire. Pendant quelques minutes les deux hommes luttèrent, embrassés. Pendant ce temps Madeleine s'empara de la canne qu'Henri avait laissé tomber et elle le frappait entre les jambes ; puis accroupie derrière son amant, elle serrait, pressait à les écraser, ces chairs secrètes qui l'avaient naguère caressée et peut-être réjouie.

Henri tout à coup eut un long hurlement de douleur et son adversaire le saisit à la gorge, et la lui serra. Un instant ses pieds battirent l'air, ses ongles s'enfoncèrent dans les épaules du souteneur, puis il devint immobile...

- Tu peux te relever à présent, dit l'homme. Madeleine se redressa toute pâle, la poitrine soulevée par des battements de cœur précipités.

Alors l'homme ajouta :

- Je crois que ça y est !... Ne tremble pas comme ça. Il ne fallait pas qu'il vînt me frapper. C'est lui qui a commencé.

- Ne restons pas ici, dit Madeleine épouvantée, partons, partons !

- Il n'en coûte rien de visiter ses poches à présent.

- Non, non, je ne veux pas, s'écria Madeleine.

- Et moi, je le veux, répondit l'assassin d'un ton autoritaire en la regardant fixement. Voilà-t-il pas maintenant qu'elle fait la délicate.

Il fouilla les poches du malheureux Henri, prit le portefeuille, le portemonnaie, arracha les bagues des doigts rigides.

- Je lui laisse son anneau conjugal, un louis et trois francs pour s'en aller dans l'autre monde. On n'ira pas dire après que le vol a été le mobile du crime.

- Ah ! ne plaisante pas, dit Madeleine, c'est affreux ce que tu as fais là.

- Permits : ce que nous avons fait, car je n'ai pas travaillé seul, je suppose.

Les domestiques de Madeleine avaient congé ce soir-là. Quand ils reprirent leur service le lendemain, ils trouvèrent le cadavre d'Henri Amelot au milieu du salon. Ils crurent d'abord à un suicide, mais le désordre des chambres, l'absence de leur maîtresse, les aveux d'une jeune femme à qui Madeleine, affolée d'épouvante, avait raconté le crime, leur apprirent bien vite la vérité.

On transporta le corps dans l'appartement de la Chaussée-d'Antin. Quand la petite Séverine vit son père entre les bras des domestiques de Madeleine, quand elle aperçut les traits contractés et grimaçants du mort, ses sanglots éclatèrent, elle le suivit jusqu'au lit où on le déposa ; tombant alors à genoux elle baisait follement les mains glacées et répétait sans cesse :

- Mon pauvre papa ! mon pauvre papa ! c'est moi qui t'ai tué !

Dès qu'Henriette Panat eut atteint sa dix-septième année, sa mère songea pour elle à quelque beau parti. Les pauvres mères ont une peur horrible que leurs filles leur restent pour compte, et si on les en croyait on s'occuperait de marier les enfants de bourgeois comme les héritiers des princes : dès le berceau. Certes Henriette est une jolie fille ; il y a en elle, selon l'expression populaire, de l'étoffe pour aimer ; elle a ce regard, de prime abord, insolent qui, lorsqu'il s'accompagne d'une chevelure brune et d'une belle prestance, commande le respect, fixe et irrite le désir. Lestée d'une dot rondelette, portant le nom de Panat que trois générations de probes commerçants ont rendu honorable à Limoges, elle ne devait pas craindre de vieillir demoiselle, et loin d'avoir à attendre des prétendants, elle n'avait, semblait-il, qu'à choisir au milieu d'une foule, mais ce qui devait rendre son mariage moins facile, c'est que sa mère ne voulait entendre parler que d'un fiancé à millions, de plus intelligent, en outre habile en affaires, beau, autant que possible, et par-dessus tout ayant les mœurs d'un saint, la vigueur d'un hercule, la sollicitude d'une sœur de charité et la passion d'un Roméo. Vainement elle avait cherché cet homme rare à Limoges ; sans se décourager, elle pensa qu'elle pourrait le trouver ailleurs et notamment aux Eaux-Bonnes où son médecin lui avait conseillé d'aller.

« Y a-t-il au moins du monde chic ? », demanda cette femme éprise de grandeurs humaines et des fiancés héroïques. Le docteur cita des comtes, des ducs, des princes, des célébrités parisiennes et étrangères dont les journaux annonçaient le départ pour les Eaux-Bonnes ; et Madame Panat, pleine d'espoir, commença ses malles et dit à sa fille de se préparer au voyage.

Le jour du départ il y eut un grave souci dans la famille Panat. Il se trouvait que cette famille avait non seulement une fille, Mademoiselle Henriette, mais encore une fillette, Mademoiselle Georgette. C'était à la vérité une fillette assez grande puisqu'elle allait avoir quinze ans, que l'air sain et la bonne nourriture l'avaient façonnée déjà en petite femme ; on sentait qu'elle avait les chairs pleines sous sa robe courte, et bien qu'elle n'atteignît encore qu'à l'épaule de sa sœur, haut montée

sur jambes, elle était tout épanouie, tout odorante de santé, et bonne pour la cueillette d'amour. J'ajouterai, pour ceux qui aiment des descriptions détaillées, qu'elle ressemblait à sa sœur en plus clair, mais qu'elle n'en avait pas le coup d'œil dédaigneux ; qu'elle possédait plus de grâce aimable, et montrait qu'avec le meilleur caractère du monde, elle n'était point maîtresse du tout de l'impatience et de la vivacité de son corps. Cette mignonne aux yeux d'ange avait un malicieux diable dans ses jupes, comme la suite vous l'apprendra.

Or Georgette, n'étant pas en âge d'être mariée, demeurait absolument oubliée de sa famille. Madame Panat s'occupait moins d'elle que de son chien. La fillette, pour les vacances, sortait du couvent où elle était toute l'année pensionnaire. Elle arrivait avec peu de couronnes, mais en faisant un grand tapage joyeux, et Madame Panat, après l'avoir seulement embrassée sur le front, continua de transporter de ses armoires dans les malles les chapeaux, le linge, les toilettes, tandis qu'Henriette répondait à toutes les questions de sa sœur par cette phrase laconique, prononcée d'un ton hautain, important et mystérieux : « Je pars avec maman pour les Eaux-Bonnes. »

- Vous partez ! s'écria Georgette. Alors je reste seule.
- Vous resterez avec votre papa, dit Madame Panat, non sans majesté.
- C'est que justement, interrompit Monsieur Panat, je viens de recevoir une dépêche de mon correspondant qui m'oblige à m'absenter quelques jours. On ne peut laisser Georgette seule ici, avec des bonnes que nous ne connaissons pas. Vous devriez l'emmener avec vous.
- L'emmener ! s'écria Madame Panat comme si on lui eût demandé d'emporter la maison sur ses épaules.
- Elle va bien nous embarrasser en voyage, dit Mademoiselle Henriette d'un ton de regret, mais solennel et tout à fait convenable, en jeune fille qui s'attend à être élevée fort prochainement aux dignités du mariage.

Et elle jetait un regard de pitié, plein de condescendance pour cette gosse qui ignorait encore le monde et en était encore à apprendre l'orthographe, la grammaire, les quatre règles.

Il y eut alors une longue discussion entre Monsieur et Madame Panat à laquelle Mademoiselle Henriette assistait, le corps un peu rejeté à l'écart, la tête en avant, prête à lancer son avis, tandis qu'au fond de la chambre, derrière les malles, Georgette attendait sa sentence. Enfin, après un trio fort mouvementé qui dura près d'une heure, Madame Panat annonça brièvement à Georgette la résolution du conseil de famille.

- Vous partez avec nous.

Georgette poussa des cris de joie et d'enthousiasme oubliant dans la circonstance qu'elle s'était mise à regarder pendant ce conciliabule un délicieux chapeau envoyé de Paris pour sa sœur, et qu'elle l'avait encore à la main ; elle se trémoussait et s'agitait d'une façon fort périlleuse pour le fragile, léger et luxueux couvre-chef de sa sœur.

- Tenez, peste ! s'écria Mademoiselle Henriette en voyant ce qui la menaçait et de colère elle giflait sa sœur. Georgette voulut riposter, mais la vaste et pacifique poitrine de Madame Panat s'interposa entre les combattantes.

- Restez tranquille, dit-elle à la cadette d'une voix sévère.

- Mais c'est elle qui a commencé

- Taisez-vous ! C'est votre sœur aînée. Vous lui devez du respect ; je vous préviens que vous n'êtes pas encore partie. Je vais vous reconduire au couvent.

- On n'y prend pas de pensionnaires durant les vacances.

- On vous y prendra, si je le veux, dit Madame Panat qui eut un geste de souveraine.

- Ah ! nous avons grand tort de l'emmener, soupira Mademoiselle aînée. Qu'elle va être ennuyeuse !

- Je le sais, mon enfant, mais que veux-tu faire ? Et puisque ton père le désire ?

Enfin les bagages furent prêts, les recommandations finies, les adieux

achevés, les trois voyageuses traversèrent Limoges dans une voiture lancée à toute vitesse. Mademoiselle l'aînée prit elle-même les billets et choisit le compartiment.

Georgette, à peine montée en wagon, et comme le train allait partir, s'étala de tout son long et à plat ventre sur la banquette.

- Comme on va bien roupiller là-dessus ! fit-elle.

Voulez-vous être convenable, Georgette, s'écria Mademoiselle aînée d'une voix sévère. Vous lèverez-vous !

Et comme on ne se hâtait point, elle lança, mais sans rire, pour de bon ! une grande claque sur le derrière que Georgette lui offrait si malencontreusement.

Du coup Georgette se redressa en se frottant les fesses, rouge de honte qu'on l'eût frappée sur cette partie du corps, comme une petite de la dernière classe, et dans un mouvement d'orgueilleuse révolte, elle haussa les épaules en marmottant entre ses lèvres à l'adresse de sa sœur quelques qualificatifs peu obligeants.

Mademoiselle aînée, elle, secouait la tête d'un air décidé et souriait aux glaces, toute réjouie de son acte d'autorité.

Quant à Madame Panat, elle laissait à sa fille aînée les soins de justice et de direction. Devant cette petite scène elle s'éventait avec indifférence, toute fière de sa destinée de mère qui va aux Eaux-Bonnes pour y marier son enfant. Elle s'éventa de moins en moins, ferma l'éventail, remua un instant les doigts et devint immobile, la bouche ouverte à tous les rêves.

- Maman dort, maintenant taisez-vous, cria Mademoiselle aînée à sa sœur d'une voix capable de réveiller un régiment et que pourtant n'entendit point la dormeuse.

Un peu effrayée par cette sœur qui avait le geste si prompt Georgette se pelotonna en face de sa mère et s'endormit presque au commandement. Mademoiselle aînée avant de s'assoupir songea longtemps aux rencontres qu'elle allait faire et à d'ingénues tactiques de séduction.

Bientôt, aux Eaux-Bonnes, tout le monde les connut sur la promenade. Le matin, en revenant du bain, l'après-midi en sortant du déjeuner de l'hôtel de France, le soir, à l'après-dîner, Madame Panat conduisait son aînée. Je dis qu'elle conduisait, mais ce n'est pas tout à fait exact. C'était plutôt Mademoiselle qui menait sa mère. Tel était d'ailleurs l'ordre de la marche. Georgette en éclaireur, le nez au vent, trois pliants sous son bras, allait, de-ci de-là ; Mademoiselle aînée le manche de l'ombrelle appuyé sur l'épaule, la tête haute, les cils baissés, la taille amincie, en s, le derrière refoulé, pressé et arrondi dans sa jupe étroite par un corsage à la dernière mode de 1901, s'avancait comme une reine de cortège, à pas très lents ; enfin, Madame mère, petite et grasse, essoufflée sous son chapeau violet, monumental, à grosses plumes, suivait en se pressant, mais jamais assez toutefois, pour se mettre au rang de son aînée qui était obligée de l'attendre ; et quand la pauvre femme arrivait enfin, haletante, les jambes brisées, Mademoiselle lui lançait en détournant la tête une figure pleine de mauvaise humeur et grosse de reproches, un « Que fais-tu donc, maman ? » qui couvrait de honte la pauvre dame.

La cause de la mauvaise humeur de Mademoiselle aînée, c'était de ne pas avoir trouvé de fiancé à sa descente du train, et même d'attendre encore, après dix jours, l'apparition d'un amoureux. « Je suis jolie pourtant », disait-elle en se regardant soir et matin avant de se coucher. Ah ! quels spectacles peu convenables à la pudeur moderne mais bien plaisants pour les dévots du corps féminin, l'heureuse glace de la chambre n° 125 avait à contempler chaque jour ! Comme on se regardait nue et vêtue ! Comme on se tournait et retournait, comme on se comparait aux beautés de Limoges ou de l'hôtel ! Mademoiselle aînée s'était procurée jusqu'à des portraits d'actrices, jusqu'à des académies pour étudier elle-même sa beauté, lui donner un rang, sans indulgence, et essayer par l'art, s'il était possible, de réparer les quelques imperfections de la nature.

- C'est ta faute aussi, maman, disait-elle un matin à sa mère, avec si peu de toilettes et si mesquines j'ai l'air au casino d'une pauvre.

Il faut absolument que tu me fasses faire un costume tailleur, que j'achète des dentelles pour mon corsage du soir.

- Mais mon enfant, disait Madame Panat, nous allons manquer d'argent.

- Tu en demanderas papa.

- Ton père va être furieux... Et puis tes toilettes ne seraient pas prêtes avant sept ou huit jours, nous partons à la fin d'août, tu le sais... Ce n'est vraiment pas la peine de faire une telle dépense !

- C'est bien ! maman, répliqua Mademoiselle aînée, et, pendant deux jours, elle n'ouvrait la bouche que pour répondre à sa mère qui lui demandait ce qu'elle avait : « Je n'ai rien ! » d'un ton qui laissait entendre qu'elle souffrait toutes les tortures, ou bien pour crier à sa sœur lorsqu'elle l'entendait rire ou chanter « Toi ! tais-toi, tu m'impatientes : si tu ne finis pas, je te claque. »

Madame Panat se demandait sérieusement si le chagrin de ne pas avoir les toilettes désirées n'allait pas rendre muette son enfant, lorsqu'un certain soir, le treizième qu'elles passaient aux Eaux-Bonnes, un jeune homme, ayant fort bonne tournure, de fines moustaches blondes, le langage poli et spirituel, du moins aux dires de Madame et de Mademoiselle aînée, s'assit à la table d'hôte à côté d'Henriette, et se mit à servir la jeune fille avec une aimable galanterie, de temps à autre il lui lançait de longues et amoureuses œillades et il essayait par mille questions, d'ailleurs discrètes de temps à autres et d'ordinaire banales, d'engager la causerie avec elle.

Mademoiselle Henriette, sans cacher la grande joie qu'elle éprouvait de cette cour si longtemps attendue, était pourtant trop troublée pour répondre à ces avances. Elle fut fort peu loquace, mais se dédommagea lorsqu'on eut quitté la table et qu'elle fut seule avec sa mère. Elle ne dissimula point son enthousiasme, et, réservée d'abord, elle se monta bientôt tellement que Madame Panat, effrayée de cette passion soudaine, mais toujours docile aux volontés de son aînée,

déclara qu'elle allait prendre sans retard des renseignements.

- S'ils sont bons, comme je l'espère, mon enfant, je lui laisse toute liberté de te faire la cour.
- Mais maman, dit Mademoiselle Henriette, une cour n'engage en rien.
- C'est ce qui te trompe. S'il allait te compromettre !

On prit ou plutôt on essaya de prendre des renseignements, mais ceux qu'on peut recueillir dans une ville d'eau, auprès d'étrangers qui ne se connaissent la plupart que depuis leur arrivée, sont assez inutiles.

- Il a l'air d'un honnête garçon, dit Madame Panat, lasse de ses vaines recherches et désireuse de ne point s'attirer les reproches de sa fille, laissons-les se connaître. Il sera toujours temps plus tard d'empêcher un mariage désavantageux, au reste je les surveillerai bien !

Dès lors le jeune homme blond qui se faisait appeler le comte Albert Daguzant (noblesse impériale) ne quitta plus, de la journée, Mademoiselle Henriette qui écoutait ses paroles comme jamais dévote n'écouta un sermon de carême. Sur son pliant, à l'ombre des grands acacias, Madame Panat avait parfois quelques craintes.

- J'ai l'œil sur eux, disait-elle alors pour se rassurer et sans songer que la chaleur, de temps à autre, lui inclinait la tête sur l'épaule et faisait retomber ses paupières.
- Laisse-toi tout dire, recommandait-elle à Henriette en leurs conciliabules du matin, car le soir la pauvre femme tombait de sommeil. Laisse-toi tout dire, mais ne te laisse pas toucher, ni surtout embrasser. Ces jeunes gens sont si entreprenants ! Et toi, trouve-le bien, trouve-le aimable, tout ce que tu voudras, mais ne lui avoue jamais.
- Sois tranquille, maman, répliquait Mademoiselle Henriette avec un sourire dédaigneux et plein de suffisance. Je sais comment me conduire.

Cependant Mademoiselle Henriette était disposée à permettre à Monsieur le comte Albert beaucoup plus de privautés que n'en autorisait sa maman. Georgette, par malheur, comme un ange gardien ou bien un démon, survenait aux moments les plus pathétiques.

- Veux-tu t'en aller ! lui criait Henriette impatientée.
- Maman m'a dit de rester avec vous, répliquait Georgette avec des grands yeux naïfs et un petit sourire qui l'était moins.
- Ah ! peste ! criait l'aînée.

Et quand elle rentrait le soir, dans l'ombre, derrière elle, insérant une main dans la jupe de sa sœur, elle la pinçait traîtreusement à la fesse, et avec une telle cruauté que la pauvre petite en avait les larmes aux yeux. Mais déjà on était à l'hôtel, au milieu des allées et venues de voyageurs et de garçons. Georgette réfrénait l'envie qu'elle avait de répondre à cette méchanceté et se contentait de monter l'escalier en crispant les poings et en marmottant entre ses dents :

- Va, je me vengerai.

Georgette se vengea-t-elle, du moins comme elle l'avait souhaité : C'est ce que nul n'a jamais su. La fortune nous est favorable ou contraire sans que nous l'en priions, sans que nous venions à son aide. Georgette, du moins, n'aurait pas rêvé à cette journée, dont elle fut l'héroïne peut-être sans le vouloir, une fin si singulière.

Tout le monde ce matin-là, de très bonne heure, s'était mis en route vers les plus hauts sommets. Un guide, M. Albert, Henriette, Georgette, et cette pauvre madame Panat qui, pour suivre et surveiller sa fille, faisait de véritables grandes manœuvres et une campagne maternelle qui égalait en fatigue, celle de nos plus énergiques hommes de guerre.

On avait quitté Eaux-Bonnes, la veille, dans un grand char à bancs, couché à Gabas ; et, aux premières lueurs de l'aube, le bâton ferré à la main, les dames, en compagnie des deux hommes, étaient parties en

Je ne décrirai pas les roses blanches, sombres merveilles qu'ils découvrirent, l'enroulement du brouillard floconneux au haut de la vallée ; la surprise des gaves qui éclatent tout à coup, en flots pressés, presque sous vos pas ; l'ombre des bois immenses, le dénuement des rocs jaunis ; les vallons frais, les coquets villages s'offrant après les solitudes des pierres ; et, toujours au loin, les montagnes d'azur, les pics de neige couronnés de lumière. Devant de si beaux spectacles on comprend que même cette pauvre Madame Panat ne sentît pas trop sa fatigue et grimpât, grimpât toujours. Cependant à force de grimper on attrape faim, et ces demoiselles n'étaient point des anges au point de se nourrir seulement d'un lever de soleil et de la vue lointaine des glaciers. Il n'était pas dix heures que malgré les deux grandes tasses de chocolat du matin, elles avaient un appétit de louves, et elles ne furent point mécontentes que M. Albert eût prévenu leurs désirs en faisant porter par le guide un excellent pique-nique : poulet truffé, pâté, fruits, champagne, toutes victuailles sur lesquelles personne ne cracha. Quand il ne resta plus, de la collation, que des os et des bouteilles vides, et qu'on eut bavardé à son aise, et ri de tout cœur, qu'on eut bu, dit : « Est-ce beau, est-ce admirable ! » « Ce pâté est excellent. » « Prenez-vous un verre de champagne, Mademoiselle ? » « Ne bois pas de trop cela te ferait mal » et mille autres paroles de ce genre, on songea au retour. Retour qui ne se fit pas sans grimpades, dégringolades et glissades. Madame Panat, sous un chapeau canotier, dans sa culotte de zouave pour bicyclette, avançait avec lenteur, arrosant de ses sueurs l'escarpement. Elle marchait à côté du guide de crainte de s'égarer, ce qui retardait un peu les autres excursionnistes. Georgette, elle, était toujours là en éclaireur, quitte à revenir sur ses pas quand elle se trompait de route, toujours vive comme si elle n'avait pas déjà plusieurs lieues dans les jambes. C'était certes une jolie vue que celle de ses ascensions. Ses petites bottines blanches, cambrées, filaient, s'accrochaient, disparaissaient on ne savait où dans les pierres et parfois, narquoise, on voyait s'offrir et se tendre sous sa jupe courte, la grassouillette figure de son derrière. Ou bien sa frimousse souriante se détourner dans l'ombre du chapeau rabattu par-devant, et relevé sur les frisons dorés des cheveux ; ou bien encore les jeux souples des épaules sous la chemisette de soie claire, flottante, qui jouait sur les épaules souples, au-dessus de la croupe gonflée. Mais toutes ces grâces, ces cabrioles délicieuses occasionnèrent un incident qui pour être du domaine de l'ancienne Comédie n'en eût pas moins, en ces temps singuliers, un retentissement fort dramatique. Tout en grimpant, Georgette se détournait pour voir si on la suivait, or il

arriva une fois qu'elle vit sa mère tout près d'elle et par-dérrière un peu plus bas, sa sœur Henriette et M. Albert qui s'embrassaient. Je devrais dire que cette vue excita son indignation, mais je manquerais à la vérité. Georgette s'amusa fort de remarquer la sécurité lasse de sa maman qui se donnait tant de mal pour ne pas voir ce qui se passait derrière son dos. Elle ressentit une folle gaieté et se mit à rire au risque de dégringoler au pied de la montagne. Seulement les torsions de son rire occasionnèrent un petit accident dans son corps bien nourri, et firent éclater, par deux fois, ce que nos pères appelaient poétiquement un sonnet, et que nous nommons d'une façon plus brève, comme si c'était assez d'une syllabe dans notre chaste langue pour désigner ce bruit indiscret. Au son qui ne fut point sourd, ni modeste, Madame Panat devint plus pâle que sa chemise. « Quoi ! » fit-elle avec un sentiment de telle consternation qu'on eût dit qu'elle sentait la montagne s'écrouler sous ses pas. « Quoi ! » Elle ne put en dire plus. Georgette s'arrêta dans son ascension encore rouge et confuse, et sa confusion s'augmenta lorsqu'elle aperçut à côté du guide indifférent, M. Albert, le sourire aux lèvres, qui la regardait sournoisement, et sa sœur verte de fureur, de rage, d'indignation, de honte peut-être. Georgette ne devinait pas ce qu'exprimait au juste la physionomie de son aînée, mais elle était sûre que c'était un sentiment très malveillant pour elle et elle en éprouvait un grand trouble.

Ce fut un retour désolant, aussi lugubre que le départ avait été joyeux. Vainement M. Albert tenta mille fois d'éveiller et de réjouir la causerie. Il en faisait seul les frais et dut se contenter de causer avec le guide auquel, pour perdre la tête, il fallait plus que l'haleine sonore d'un derrière féminin. Mademoiselle Henriette se sentait irrémédiablement déshonorée par ce petit incident, et Madame Panat s'associait à sa disgrâce. Qu'allait penser M. Albert d'un tel manquement aux usages ; à la politesse, à la plus élémentaire civilité ? Il devait se dire que ces jeunes filles n'avaient pas reçu la moindre éducation, et certainement il soupçonnait déjà Henriette de se permettre les mêmes libertés que sa sœur. Qui sait ? Il allait peut-être croire qu'elles avaient une infirmité ridicule. Comment se marier après cela ? La fâcheuse nouvelle allait se répandre partout ; Henriette n'oserait plus dîner à la table d'hôte ; il faudrait repartir en toute hâte pour Limoges, et cela au moment où elle avait rencontré ce jeune homme beau, riche, intelligent, aimable, qu'elle aimait, qui l'aimait, et qui était tout disposé à l'épouser. Naturellement il hésitait à présent à entrer dans une famille où l'on avait une tenue si déplorable. Il ne s'occupait plus d'elle, il conversait toujours avec le guide. À n'en pas douter, il en ressentait un grand dégoût, et elle le comprenait.

- Ah ! sale, misérable fille ! murmura-t-elle entre ses dents.

Ces soucis absorbaient tellement Henriette qu'elle ne fit plus attention à son chemin et qu'à un moment, elle se trouva au milieu d'épines qui lui arrachèrent un cri aigu. M. Albert se retourna, et la saisit dans ses bras pour qu'elle ne se piquât pas davantage, et l'arracha vivement, mais sa robe de fine mousseline qu'elle avait voulu mettre, malgré les conseils de sa mère, était prise à une épine et se déchira du haut en bas.

Henriette, sans remarquer la confusion de M. Albert, supposa qu'il avait agi avec intention et qu'il était cause de cette déchirade, et elle eut envie de le souffleter. Traînant derrière elle les lambeaux de sa robe, elle était dans une rage et une honte extrêmes, d'autant plus que n'ayant pas prévu cet accident, qu'elle avait mis le matin un jupon fort ordinaire, et qui était loin d'être d'une propreté immaculée.

- Oh ! ma pauvre enfant, demanda Madame Panat, que t'est-il arrivé ?

Par bonheur M. Albert avait une petite trousse sur lui et des épingles.

- Vous êtes une Providence, Monsieur, disait Madame Panat, tandis qu'agenouillée derrière sa grande fille, elle prenait, des mains du jeune homme, les épingles et essayait le mieux possible de réparer le désastre.

Les mains aux hanches, sans plus songer qu'elle était la cause du malheur, Georgette s'égayait en gentil diable et échangeait des sourires gouailleurs avec le guide.

- Là ! c'est fait ! tu peux aller maintenant, dit Madame Panat à Henriette qui partit tout en colère.

On rejoignit en silence Gabas, on fit atteler, et après trois heures qui parurent sans fin, on était à Eaux-Bonnes pour le dîner. Henriette ne

voulait plus paraître à la table d'hôte et, dès son arrivée, elle se jeta sur son lit en pleurant ; mais sa mère la consola et ranima son espoir. Décidée à tenter un dernier effort, Henriette essuya ses larmes, s'habilla et, après une longue toilette descendit à la salle à manger où, essayant de prendre un air libre et dégagé, elle fit une entrée sensationnelle. Le vin, la bonne chère, les paroles de M. Albert, qui lui parut aussi galant que la veille, lui rendirent de l'audace. Elle voulait en avoir, elle en eut trop ; elle dit mille naïvetés qui chacune provoquèrent les rires. Comme son voisin lui demandait quel était son idéal d'homme, sans écouter, croyant qu'il parlait avec d'autres convives d'une salade de pourpier, et du maître d'hôtel qui l'avait préparée, elle répondit étourdiment et très haut : « Je l'aime, s'il l'a très relevée ! » Elle dit encore, « Le mariage change bien une femme, allez. Ainsi mon amie Louise à présent est bien plus ouverte. » Voulant seulement laisser entendre que cette Louise était moins cachottière, plus franche que par le passé.

Cependant, à voir toutes les têtes tournées vers elle, tous les yeux comme suspendus à ses lèvres, à entendre les salves de gaieté que soulevaient chacune de ses reparties, elle crut réellement comme sa mère, à un grand succès, et s'applaudit un moment de son triomphe. Elle se grisa de paroles. Mais un regard trop railleur d'une voisine et la physionomie décontenancée de M. Albert lui révélèrent le genre d'impression qu'elle produisait.

- Qu'avez-vous à me regarder comme cela ? dit-elle toute troublée, les larmes aux yeux.

Elle s'imagina aussitôt que l'on connaissait son aventure, celle de sa sœur, et qu'on se moquait d'elles. Elle perdit aussitôt toute son assurance, et, dans son émotion, elle répandit un verre de vin qui alla rougir le blanc corsage d'une jeune femme. Sans s'excuser, elle se leva brusquement de table, sa mère l'imita ; toutes deux firent une retraite sombre quoique majestueuse, poussant devant elles Georgette qui s'en allait fort tranquillement, indifférente aux catastrophes de la famille.

- La petite est gentille, mais comme sa sœur est mal élevée, chuchotait-on sur leur passage.

Heureusement ni Mademoiselle Henriette, ni Madame Panat

n'entendirent cette appréciation, car elles étaient sensibles aux jugements du monde et celui-là les eût désespérées.

Le chagrin de Mademoiselle Henriette se changea en une violente colère lorsqu'elle se trouva en famille, dans sa chambre, à côté de sa mère, devant cette sœur cadette cause de tous ses maux.

- Je t'avais bien dit, maman, s'écria-t-elle, je t'avais bien dit, qu'il ne fallait pas l'emmener.

- Quelle mouche te pique ? Es-tu devenue folle ? riposta Georgette qui ne comprenait rien à l'irritation de sa sœur.

Mais Madame Panat sévèrement approuva son aînée.

- Henriette a raison. Vous vous êtes conduite comme une mal apprise. Vous êtes responsable de tous les malheurs de cette journée !... Et si Henriette manque un brillant mariage, c'est à vous qu'elle le doit.

- À moi ?

- Oui, à vous. Dois-je vous rappeler votre grossièreté de cet après-midi. Vous vous êtes oubliée, Mademoiselle. Vous avez commis la pire des incongruités.

- Mais c'est mon soulier qui a fait le bruit, dit Georgette qui se souvenait enfin et risquait cette excuse en rougissant.

- Ne mentez pas, je vous ai fort bien entendue.

- Et moi aussi, ajouta Henriette.

- Et quand même ! répliqua Georgette qui cherchait un autre système de défense. On ne peut pas toujours se retenir ; toi-même l'autre jour, à la messe...

- Que voulez-vous dire, sotté !

- Est-ce donc la bonne tenue, la politesse que vous avez apprises au couvent, dit à sa fille Madame Panat, sans permettre à Georgette de répondre à sa sœur.

- Ah ! laissez-moi, s'écria-t-elle enfin, vous m'ennuyez.
- Impertinente ! s'écria Henriette en la giflant de toute sa force, mais Georgette n'avait pas plutôt reçu son soufflet que généreusement elle en rendait deux à sa sœur, qui firent de cet aimable visage une tomate des plus en couleur.
- Je vous défends de frapper votre sœur, dit Madame Panat en tirant Georgette par les cheveux.
- C'est elle qui a commencé, riposta Georgette en employant une phrase qui servait dans toutes les luttes de ce genre.
- Elle a des droits que vous n'avez pas. C'est votre sœur aînée. Vous lui devez obéissance.

Pour toute réponse Georgette cracha sur la bottine d'Henriette mais la salive s'égara et atteignit l'un des souliers de Madame Panat. Jamais l'honorable femme n'avait ressenti pareille indignation.

- Qu'avez-vous fait ! demanda-t-elle, la main levée.
- Ce qui m'a plu, répliqua Georgette en haussant les épaules.

Madame Panat, la main toujours menaçante se demandait comment réduire une fille si indisciplinée. Henriette, qui pleurait des larmes de rage, vint à son secours.

- Vous êtes trop douce, maman, dit-elle. Cette fille commettra des crimes, vous verrez ! On lui laisse tout faire.
- Vous allez demander pardon à votre sœur, à genoux, et tout de suite.
- Lui demander pardon de m'avoir frappée. Jamais !
- Ah ! C'est trop fort. Et bien, vous allez voir.

Madame Panat avait saisi Georgette par les deux épaules et essayait de la courber. Mais la fillette résistait de toutes ses forces, donnait des coups de genoux, mordait, égratignait. Elle était elle aussi exaspérée.

- Viens m'aider à la corriger, Henriette, fit Madame Panat hors d'haleine à la suite de cette lutte.

Henriette ne se fit pas répéter cet appel, elle se jeta sur Georgette, et malgré les ruades de sa sœur, elle réussit à la courber comme le voulait Madame Panat.

- C'est une indignité, grondait Georgette, dont la tête était déjà entre les cuisses et sous les jupes de sa mère.

Évidemment une opération si inusitée eût été bien vaine, et Madame Panat se fût trouvée assez inhabile, si Mademoiselle Henriette ne lui eût donné l'aide et l'expérience de sa cruauté. Ce fut elle-même, en effet, qui releva la robe et le jupon de sa sœur, qui lui retroussa la chemise, qui dénoua, et fit tomber la culotte, des fesses arrondies et la glissai jusqu'aux jarrettières. Madame Panat assistait à ces préparatifs sans les commander, sans les réprouver.

- Et puis, surtout, dit Henriette, tâche de ne pas bavarder du derrière, saleté, tu aurais double ration.

- C'est une lâcheté ! gémissait d'une voix caverneuse Georgette qui étouffait entre les cuisses de Madame Panat.

- Veux-tu ma ceinture ou le balai ? proposa alors Mademoiselle Henriette.

- Laisse le balai : on nous le ferait payer, dit Madame Panat toujours économe. Et passe-moi ta ceinture !

Madame Panat se mit à frapper d'abord assez délicatement sur les petites fesses, serrées l'une contre l'autre comme des sœurs qui ont peur de l'orage et qui ressemblaient ainsi à un élégant œuf de Pâques en sucre, tout rosé et fragile ; mais, quand les fesses se desserrèrent, s'élargirent, parurent plus considérables, plus provocantes d'orgueil et d'impénitence aussi, et, par suite, moins dignes de pitié, Madame Panat devint implacable : elle les frappa d'un bras vigoureux et au point d'arracher à Georgette des gémissements.

Un moment même Mademoiselle aînée, craignant que cette correction ne provoquât un scandale dans l'hôtel, s'en fut au milieu du corridor écouter le bruit de cette fessée.

- Tu peux continuer, maman, dit-elle en rentrant, et en refermant la porte. On n'entend presque rien. On croirait qu'on bat des vêtements. Ton jupon étouffe ses cris.

Madame Panat paraissait prendre goût à cet exercice inaccoutumé ; cette femme calme, paisible d'ordinaire, avait dans les yeux des éclairs d'une joie furieuse et vengeresse ; elle considérait avec une sorte de volupté, au milieu de ce derrière filial si douloureusement tendu et entrouvert à ses coups, qui rougissait de minute en minute sous les barbares cinglades.

« Voilà, se disait-elle, l'ennemi du bonheur d'Henriette, voilà le venin qui a empoisonné son bonheur. »

Et pour mieux atteindre la corolle, elle s'ouvrait de la main un passage plus grand entre les éminences rapprochées de ce mignon cul, tandis que de l'autre main elle levait la ceinture, sans en retenir la boucle, au risque de blesser sa victime.

- Tiens, en feras-tu encore des incongruités ! Je t'apprendrai, va, à péter en public !

Toute la barbarie et la grossièreté qui avait sommeillé en elle durant des années, au fond du magasin de M. Panat, se réveillaient en une seconde.

- Grâce ! Pitié ! s'écriait la malheureuse Georgette.

Mais comme sa mère, moins par compassion que par lassitude, allait jeter la ceinture de supplice :

- Vois donc, maman, dit Henriette, sa fesse gauche est à peine rouge.

Et elle excitait Madame Panat à la fouetter encore.

Enfin on l'abandonna à ses lamentations, à sa honte, à son mal. Henriette, qui eût voulu prolonger le châtiment, la quittait avec regret. Elle s'arrêta un instant devant les chairs ensanglantées que Georgette, à plat ventre sur le lit, ne songeait plus, dans sa douleur, à dérober à présent qu'on les avait si bien vues.

- Tu ne diras pas que tu ne l'as pas eu, le fouet, et bien ? dit-elle en se penchant vers sa sœur, le visage tout animé d'une joie méchante.

- Viens, mon enfant, dit Madame Panat. Tant d'événements, d'émotions m'ont bouleversée. J'ai besoin de prendre l'air, d'oublier cette triste journée.

- Mais où pouvons-nous aller, maman ?

- Au théâtre du casino. Nous nous mettrons dans les derniers rangs si tu ne tiens pas à être vue.

- Avec elle ?

- Ah ! Dieu, non, par exemple ! Mademoiselle va rester ici, en pénitence, et pour l'empêcher de vagabonder, nous allons bien fermer la porte à clef. Viens, mon enfant.

Et Madame Panat, lorsqu'elle eut fait passer sa grande fille, donna deux tours de clef, laissant Georgette sangloter à son aise.

Par malheur pour Madame Panat, et par fortune pour Georgette, ces vieilles serrures d'hôtel sont malicieuses.

La pauvre Georgette ne s'aperçut pas tout de suite de leur départ. Elle était tellement bouleversée de honte et de confusion : recevoir ainsi le fouet, à son âge, devant sa sœur, et dans un hôtel, alors que les voisins, ce jeune homme au visage narquois, cette grande femme aux yeux méprisants, et tous leurs enfants, si curieux, si indiscrets,

pouvaient entendre les coups ! Enfin, comme le silence s'était fait autour d'elle, elle se redressa ; elle sentit vivement la douleur. Il lui semblait à présent qu'une charge pesante l'écrasait, lui brisait les reins. Elle voulut regarder ses pauvres fesses, et se posta devant l'armoire à glace. Madame Panat avait frappé méthodiquement le derrière sans toucher aux cuisses dont la blancheur demeurait intacte tandis qu'au-dessus de ces deux colonnes parfaites, la vivante coupole semblait embrasée de toutes les flammes. La peau lui brûlait et, ce qui l'effraya, c'est que s'étant touchée à l'endroit le plus secret, elle s'aperçut que son doigt demeurait humide et y trouva une gouttelette de sang. Pour calmer le feu de sa chair, elle alla chercher la vaseline et la poudre d'Henriette, et, devant la glace, après avoir lancé un coup d'œil apitoyé à l'image sanglante de sa personne, elle commença déjà à étaler le baume sur la face meurtrie, quand, levant par hasard les yeux au-dessus d'elle, elle aperçut trois paires d'yeux enfantins qui la considéraient avec un étonnement amusé et gouailleur. Une porte faisait communiquer sa chambre avec celle de ses voisins : elle était pour le moment fermée, seulement un carreau de vitre, à la vérité placé très haut, permettait de voir d'une chambre dans l'autre. Les deux fillettes et le petit garçon, entendant du bruit chez Georgette, avaient installé tout un échafaudage de tables et de chaises pour voir ce qui se passait, et les frimousses paraissaient disposées à rester au spectacle jusqu'à la fin.

Ces narquoises apparitions, les gestes moqueurs et grossiers qu'on faisait derrière la vitre, rendirent la pauvre Georgette si honteuse que c'est à peine si elle prit le temps de remettre sa culotte et de rabaisser ses jupes. Elle n'eut qu'une pensée : se sauver. La porte, que Madame Panat avait voulu fermer, la laissa sortir. Mais Georgette n'était pas plus tôt dans le corridor qu'elle se demandait où aller avec son pot de vaseline à la main. Ces dames avaient clos leur chambre. Elle n'osait pas paraître au salon à cause de ses yeux rougis. Il ne lui restait comme refuge que les cabinets et elle ne pouvait décemment y passer toute la soirée. Elle était dans l'anxiété la plus vive quand une voix la fit tressaillir.

- Comment ! Mademoiselle, vous n'êtes pas au casino ! ce soir !

C'était M. Albert.

- Vous avez l'air d'avoir un grand chagrin, continua-t-il.

Il n'y avait pas de meilleur moyen de lui rappeler et de lui exagérer son malheur. Georgette sanglota comme si elle recevait une nouvelle fessée. Juste à ce moment les deux gamines et le galopin apparurent à l'extrémité du corridor, escortés de leurs parents et toute la famille se mit à regarder Georgette avec une insolente curiosité. C'en était trop. Voyant une chambre ouverte et inoccupée, Georgette s'y jeta pour ne pas se croiser avec ses voisins.

M. Albert l'y suivit et referma la porte. Il se trouvait chez lui.

Il attira la jeune fille sur le canapé et, par tous les témoignages d'intérêt et de pitié, il appelait les confidences.

Des sanglots furent d'abord la seule réponse qu'il obtint. Pourtant, à force de prières, il réussit à la faire parler, et, la voix entrecoupée de gémissements, avec la sincérité naïve que peut donner à une jeune fille l'émotion d'une telle aventure, Georgette dit les projets de sa mère, les ambitions de sa sœur, comment Henriette s'était imaginée faire la conquête de M. Albert, quel dépit elle avait ressenti de l'insuccès de sa journée et avec quelle injustice cruelle, on avait prétendu l'en rendre responsable.

- Mais, c'est que je ne l'aime pas du tout, votre sœur, s'écria M. Albert, elle est guindée, poseuse, et sotte avec cela. Ah ! vous ne vous ressemblez point... Et pourquoi seriez-vous cause de ses embarras et de sa gaucherie ?

- Elle a dit que ma tenue l'avait décontenancée, que vous aviez dû penser qu'elle était aussi mal élevée que moi.

- Mais c'est elle qui est mal élevée.

- Non, c'est moi.

- Comment vous ?

Georgette eut un regard inquiet vers son interlocuteur.

- Vous n'avez donc pas entendu ?
- Quoi donc ?
- Le bruit inconvenant... c'est moi qui l'avais fait... mais avec mon soulier... je vous le jure ! c'est la vérité, Monsieur, je ne me serais pas permis...
- Ah ! Ah ! ricanait M. Albert en donnant de petites tapes amoureuses sur le coupable qui, inconscient de sa faute, s'arrondissait sur le canapé avec une magnificence d'autant plus remarquable que Georgette, les coudes aux genoux et la tête appuyée dans la main, effaçait le buste davantage. Et lors même que vous mentiriez, dit M. Albert, voilà-t-il pas un grand crime ! C'est une inconvenance bien plus grave d'être fausse, apprêtée, artificieuse comme votre sœur.
- Vous lui faisiez pourtant la cour, se hasarda de dire Georgette en soupirant et de la voix la plus timide.
- Je la trouvais jolie, mais c'est que je ne vous avais pas regardée. Quand je pense que cette péronnelle se permet de vous gronder.
- Oh ! oui !
- Elle a peut-être fait pis que cela ce soir ? demanda M. Albert...

Georgette baissa la tête et n'osa répondre.

- Mais pourquoi vous promeniez-vous dans le corridor ce soir ? Et qu'est-ce que vous tenez-là ? Un pot de vaseline !

Elle n'osait avouer. Enfin :

- Elles m'ont tout écorchée... maman et ma sœur... en me battant... Et comme on me voyait dans ma chambre, je me suis sauvée.

Malgré la réserve des explications, M. Albert devina toute la scène et en plaignit beaucoup la victime.

- Je suis médecin, dit-il, (un mensonge en appelle un autre) et j'ai là ! dans ma trousse, quelques onguents qui peuvent calmer la cuisson

dont vous devez souffrir, ma pauvre petite. Voyons, étendez-vous sur le lit, que je mette du baume à l'endroit douloureux.

- Oh ! Monsieur, fit Georgette en rougissant, je n'oserais jamais.
- Allons, allons, dit-il en la poussant avec un peu de vivacité ; mais il n'eut pas trop de peine à l'étendre à plat ventre, et, puis malgré la défense timide de la jeune fille, à relever toutes les jupes, chemise, qui couvraient ses plus amples beautés, les unes après les autres.
- Ah ! fesses adorables ! disait-il. Quelle brute a pu oser les meurtrir ainsi !
- Monsieur, Monsieur ! s'écriait Georgette effrayée de le voir dénouer ses jupons.

Mais elle était trop lasse, trop brisée par la promenade du jour et les émotions du soir, pour opposer une résistance efficace.

Il est probable que M. Albert lui mit du baume pour apaiser son mal ; mais ce ne fut pas en médecin qu'il commença son rôle de guérisseur ; du moins en médecin ordinaire. Au milieu des soins qu'il lui prodigua, ses lèvres ne furent pas inactives, et sans doute qu'après avoir placé sa bouche sur les éraflures sanglantes comme pour les cicatriser, osa-t-il encore, par une inspiration de patricien hardi, tirer, de ce sang précieux, quelques gouttes nouvelles, au plus profond et au plus secret de la chair. Mais il était si habile qu'il n'y eut point de douleur, et si Georgette ressentit un moment beaucoup de surprise et de colère, et si elle trouva qu'on avait abusé de sa confiance et de sa position, si elle pleura tout ce qui lui restait de larmes, à regretter le secret dévoilé et l'éternelle ravie de sa plus chère personne — les baisers adroits, les caresses vives, les étreintes passionnées l'enlevèrent à son chagrin, et la transportèrent dans une fête qu'elle ne soupçonnait point et qui la grisa. Elle s'endormit aux bras de M. Albert, et eut dans son lit les plus aimables rêves, si l'on en juge par le sourire gracieux qui embellissait son sommeil et dont son ami se souvient encore comme de l'une de ses plus grandes joies.

... Et maintenant qu'arriva-t-il ? À la suite de cette aventure M. Albert est-il disparu sans orage et Mlle Georgette a-t-elle pleuré

silencieusement son ingénuité ? M. Albert n'eût été qu'un sot et un malhonnête homme, car cette petite fille, d'âme, de visage, de fortune, avait peu de pareilles, et pour lui avoir montré à la première rencontre ce que d'autres ne laissent voir qu'après une cour longue et pénible, il ne lui en restait pas moins plus d'un plaisir et plus d'une surprise à donner à son mari. D'ailleurs M. Albert l'eût-il voulu, il ne pouvait échapper à Madame Panat qui dans un moment de colère était bien capable de fesser sa fille mais ne l'aurait jamais abandonnée cruellement à ce qu'elle appelait « le déshonneur ». Georgette, rentrée le matin dans sa chambre, dut subir le sévère interrogatoire de sa mère et de sa sœur qui s'étaient aperçues qu'elle n'avait pas couché dans son lit. Tremblante, Georgette demanda que sa sœur n'assistât pas à ses confidences. Madame Panat y consentit à la grande indignation de son aînée ; alors à voix basse, dans une attitude tantôt confuse et tantôt fière de l'aventure car elle ne doutait pas des bonnes intentions de M. Albert, elle fit des aveux incomplets, mais qui suffirent à éclairer Madame Panat.

- Malheureuse enfant ! s'écria-t-elle. Et elle lui adressa un long discours, pour l'avertir de la situation pleine de périls, surtout honteuse, infamante, où l'avaient entraînée ses instincts vicieux.

Elle n'était pas aussi fâchée qu'elle le paraissait.

Elle aussi croyait en M. Albert. Et bien que Georgette fût très jeune, bien qu'il fût plus régulier de marier l'aînée avant la cadette, il valait mieux en somme revenir à Limoges avec un fiancé en laisse que de ne pas même rapporter, comme elle l'avait craint un instant, un fantôme d'homme pour distraire l'imagination de ses filles et ménager l'amour-propre paternel.

Quand Madame Panat vit Georgette en larmes, pleine de craintes et de confusion, elle pensa que ses paroles avaient eu un effet salutaire, elle revêtit la toilette la plus sombre, se composa la physionomie la plus solennelle, et, s'étant fait indiquer la chambre de M. Albert, elle y entra sans colère, mais d'un pas décidé.

- Je sais ce qui s'est passé hier soir, Monsieur, dit-elle, et vous avez étrangement abusé de l'âge et de l'innocence de ma fille. Je pourrais vous faire arrêter comme un malfaiteur...

Mais nous ne rapporterons pas toutes les paroles de Madame Panat qui furent d'ailleurs justes et convenables aux circonstances. Nous dirons seulement que M. Albert, un peu fatigué de sa nuit, privé momentanément, par sa victoire même, de tout esprit de controverse et de toute pensée belliqueuse, enfin enivré par tous les aimables souvenirs que lui avait laissés Georgette, n'opposa aucune défense. Il se déclara prêt à réparer tous les maux que, disait-il « la grâce cette jeune fille devait forcément s'attirer ».

- Ce n'est pas une jeune fille, s'écria Madame Panat, c'est une enfant.

Monsieur Albert alors donna des renseignements sur sa fortune, ses titres, l'influence de sa famille qui, au besoin, pourrait obtenir une dispense pour marier Georgette avant ses seize ans.

Madame Panat voulut bien se contenter de ses explications et, après un regard interrogateur qui essayait de pénétrer M. Albert jusqu'au fond de l'âme, elle lui tendit la main et se retira.

Le stage du mari dura plusieurs mois. Enfin, les noces furent célébrées en grande pompe à Limoges. Mademoiselle Henriette feignit une grave indisposition le jour du mariage pour ne pas laisser voir le dépit qu'elle éprouvait.

Des mois ont passé depuis cette aventure et elle n'a pas encore trouvé d'époux.

Voyez comme se raconte l'histoire ! On dit que ce sont ses libertés incongrues qui ont éloigné d'elle un riche fiancé, on dit encore qu'un guide des Pyrénées, pour se venger de coquetteries ou peut-être d'infidélités, aurait dénudé aux Eaux-Bonnes, devant toute une foule, le revers jouflu, mais nullement enchanteur, de sa personne, et, l'aurait mis en sang avec une barbarie ignominieuse. Bref l'envie attribuée à Henriette, en les arrangeant, les aventures de sa sœur et

celles qui ont eu pour elle un dénouement si inattendu.

Quant à Georgette, elle garde au fond d'un vieux meuble la ceinture dont sa mère fit son mal d'un instant et son bonheur de toute la vie.

Si vous saviez ce qui nous a mariés, dit-elle parfois à ses amies en regardant son mari avec un sourire. C'est bien peu de chose !

- Non, ce n'est pas peu de chose, réplique-t-il et, quand on est en famille, il ne peut s'empêcher de donner une petite tape sur les belles chairs cambrées que projette en arrière sa séduisante femme et qui, sous la soudaine caresse, semblent s'élargir, semblent s'épanouir avec encore plus d'orgueil.

On l'appelait Sido et la grande plaisanterie, aux repas de l'office, était de lui dire, en frappant son vaste séant qui débordait la chaise, que six était exagéré mais qu'elle avait bien trois dos. Debout elle ne paraissait pas trop grosse à cause de sa haute taille. Elle avait le regard vif sous ses épais sourcils ; quelque chose de hardi, de volontaire et d'énergique, dans l'attitude. Ses narines palpitantes, ses grosses lèvres rouges, ses gestes libres, n'annonçaient point qu'elle eût le goût de la chasteté. Malgré son embonpoint un peu excessif, c'était un type superbe de fille d'auberge ; dans la maison tranquille du colonel de Montmauron, elle était plutôt déplacée, aussi bien d'ailleurs que sa compagne, la femme de chambre Julie, une blonde grassouillette, à l'air surnois, qui semblait sortir de quelque pensionnat d'amour. On prétendait que le général commandant à Nantes le XI^e corps d'armée les avait eues toutes deux comme maîtresses, et qu'à la suite d'un scandale, la générale s'était débarrassée au plus vite de ces deux créatures, qui réclamaient à grands cris des gages supplémentaires, en les recommandant à sa bonne amie, Madame de Montmauron qui s'était crue obligée de les prendre au moins à l'essai. Depuis un an qu'elles la servaient, Madame de Montmauron n'avait pas eu trop à se plaindre ; elle trouvait même qu'elles soignaient bien, en ses absences, ses deux filles, la petite Marie et Lucienne, qui venait d'avoir douze ans. Forcée d'aller en Irlande où elle avait des parents et des biens, elle ne fut donc pas trop inquiète de quitter ses enfants. Il lui sembla que durant les deux ou trois mois qu'elle allait passer au loin des fillettes, son mari et les servantes sauraient la remplacer et s'occuper d'elles avec sollicitude. Elle ne songeait pas que ses façons froides et autoritaires maintenaient dans le devoir les domestiques et que son mari n'avait point comme elle l'art de se faire obéir.

Le lendemain du départ, en effet, Sido et Julie profitèrent de l'éloignement momentané du colonel pour inviter un valet d'écurie et un cocher du voisinage à déjeuner et à dîner en leur compagnie. Les vins et les provisions de l'hôtel servirent à régaler tout le jour les domestiques et leurs amis. Les fillettes n'eurent que les restes de ces repas et furent condamnées à garder la chambre comme des malades. Dans la soirée, comme on faisait grand tapage dans le jardin, elles allèrent voir aux fenêtres. Sido et Julie dansaient avec le valet et le

cocher, elles tournaient comme des folles sur le gazon ; enfin tout essoufflées elles se laissèrent tomber, les deux hommes firent sauter le bouchon du champagne et versèrent le vin à leurs amies. On vida plusieurs coupes et l'on se remit à danser. La fête se prolongea fort avant dans la nuit.

Les fillettes furent fort effrayées et dormirent mal. Le colonel ne rentrait que le lendemain. Une heure avant son arrivée Sido et Julie vinrent trouver les enfants.

- Avez-vous eu le fouet quelquefois ? leur dirent-elles, mais un fouet soigné à ne plus pouvoir vous asseoir durant trois jours ?... Non ! Et bien, vous verrez comme c'est agréable. Vous n'avez qu'à dire à votre papa ce que vous avez vu hier et nous vous l'appliquons séance tenante et nous vous écorcherons proprement le derrière. Vous n'avez qu'à parler à présent, vous êtes averties.

Marie et Lucienne, terrifiées par ces menaces, n'eurent garde d'ouvrir la bouche, sur la fête de la veille, mais elles n'en étaient pas moins un continuel sujet d'appréhension pour les servantes. Elles voyaient dans ces enfants des espionnes obligées qui les dénonceraient, même sans le vouloir, un jour ou l'autre, et elles entreprirent de s'en débarrasser. Comme elles savaient que la tante du colonel se faisait écrire ses lettres par une dame de compagnie, qu'elle remplaçait assez souvent, elles composèrent une fausse lettre où cette tante demandait avec instance au colonel de lui amener les fillettes dans sa campagne des environs de Niort. Lucienne, qui avait une dent contre sa tante, à cause d'une sévère correction reçue aux dernières vacances, refusa de se rendre chez elle. Seule Marie partit avec son père et la tante fut bien étonnée d'apprendre qu'elle avait invité sa nièce, mais il ne lui déplut pas de la garder chez elle un ou deux mois, peut-être par égard pour le colonel.

Après une journée de chemin de fer, Monsieur de Montmauron rentrait assez tard à Nantes, à son hôtel de la rue Saint-Clément et après être allé embrasser Lucienne qui sommeillait, il se disposait à se coucher quand il aperçut dans son lit Sido.

La servante partit d'un grand éclat de rire, puis familièrement :

- Tu ne t'attendais pas à me voir ici, colonel ?
- Il est certain que je n'aurais pas prévu cela. Que signifie cette plaisanterie ?
- J'ai pensé que, depuis que tu n'as plus ta femme auprès de toi, il devait te manquer quelque chose et, sans prétendre remplacer Madame de Montmauron, je suis venue t'offrir mes consolations !
- En ce moment, dit le colonel, j'ai moins besoin de consolation que de sommeil. Tu serais bien aimable de me laisser dormir.
- Tu es donc insensible ? Regarde ! As-tu jamais vu des nichons comme les miens !

Et découvrant sa poitrine, elle montra ses larges seins, où s'étalait au milieu comme une fraise écrasée. Puis, avec brusquerie, elle se dressa, s'agenouilla contre le mur et haut trousseée, emplissant la chambre de son odeur forte, elle offrit dans la plus magnifique posture les joues vastes et arrondies de sa croupe que partageait une ombre profonde.

- Tu es très bien faite, dit le colonel avec indifférence en remontant sa montre, mais je te prie de te retirer.
- C'est tout ce que tu trouves à me dire ? répliqua-t-elle, couchée sur le côté et dans une attitude de défi.
- C'est tout ! Je ne désire pas que ma femme sache que je l'ai trompée chez elle et avec sa cuisinière !
- Une cuisinière ! Et bien ! va donc chercher, parmi toutes tes catins et tes femmes du monde, une fille bâtie comme moi !

Et Sido pressait ses seins puis se frappait les fesses avec orgueil.

- Je te l'ai dit, reprit le colonel, tu es très bien faite, mais là n'est pas la question. Si ma femme venait à apprendre que je la trompe, je ne me pardonnerai jamais.
- Mais elle ne le saurait pas !

- Ces choses-là se savent toujours. Et puis il y a les convenances.
- Tu es fou, tiens ! Si tu veux que je ne couche pas avec toi, alors donne-moi un lit : le mien est trop étroit ; on n'y peut dormir à deux. Tu as un hôtel pour toi tout seul et tu fourres tes domestiques dans une petite chambre d'enfant avec un lit de poupée. Il y a de quoi étouffer par ces chaleurs !
- Je vous donnerai une autre chambre, la chambre aux armoires, par exemple !
- Nous n'allons pas déménager de suite, je pense ? Eh bien, cette nuit je me trouve bien ici et j'y reste. Ça t'en bouche un coin ça ? Tu ne peux pas me donner de prison ni même de salle de police, comme à tes soldats.
- Je vais aller chercher le commissaire.
- Je te conseille de le faire !... pour que tout le monde se moque de toi demain dans le quartier et à la caserne.

Le colonel était très irrité ; il marchait à grands pas dans la chambre, les bras croisés, se demandant ce qu'il devait faire. Sidonie suivait ces allées et venues d'un œil narquois ; tranquillement couchée sur le côté, elle faisait saillir sa forte hanche, comme pour lui bien montrer ce qu'il feignait de dédaigner.

Au bout de quelques minutes il n'avait pas encore pris une résolution. Sidonie se leva, lui ôta son chapeau, son par-dessus, dénoua ses bottines et le contraignit à s'asseoir pour lui retirer son pantalon. Le colonel se laissait déshabiller avec plus de docilité qu'un enfant.

- Au lit maintenant, monsieur, et vite ! cria-t-elle après lui avoir passé sa chemise de nuit.

Elle alluma la lampe suspendue, souffla les bougies et se coula auprès de son maître qui semblait être pour le moment son serviteur.

- De grâce ! cria le colonel, laisse-moi dormir.

Mais Sidonie ne l'abandonnait ainsi ; ses doigts erraient vers les jambes velues de son compagnon ; et elle fredonnait à demi-voix la chanson militaire :

Petit, petit, petit enfant de troupe !

Je te ferai devenir grand, grand, grand

Grand comme un tambour major !

Tout à coup elle s'écria en haussant les épaules :

- Tu es un réfractaire, tiens !
- De grâce ! soupirait le colonel, laisse-moi dormir.

Cependant la servante était trop tenace pour renoncer si vite à son projet.

Elle offrit à la face même de son maître le revers énorme de sa personne, et plongea la tête sous le drap qu'elle rejeta vivement, comme pour chercher dans le lit, quelque joyau perdu.

- Ah ! s'écria-t-elle au bout de quelques minutes, je te rends à ta femme, je vois que tu peux sans tourment attendre son retour, mais je plains la malheureuse si elle n'a que toi pour la distraire.

Le colonel, les yeux à demi fermés, et n'entendant rien, lui fit une horrible grimace comme un sourire de gratitude.

- Je vois, balbutia-t-il d'une voix pâteuse, que tu es habile en plus d'une cuisine.
- Eh bien, goûte celle-là, mon petit, répliqua-t-elle tout à faire furieuse et elle éclata, comme pour se venger, en sonorités bruyantes

et singulières, et elle lui souffla au visage des haleines qui n'étaient rien moins que parfumées.

Le lendemain il y avait exercice de tir et le colonel qui s'était rendu de bonne heure à la caserne, repassa devant ses fenêtres à la tête de son régiment.

Sidonie et la femme de chambre, Julie, étaient sur le seuil de l'hôtel à voir le défilé des troupes. Elles se permirent les réflexions les plus grossières.

- Regarde comme il a l'air bête sur son canasson.
- Dégote-t-il mal !

Puis, sur je ne sais quel air populaire, Sidonie improvisa ce refrain peu respectueux :

Quand le colonel de Montrond

Marche à ses conquêtes

Y n' perd jamais la tête,

Mais il y perd son bâton

Rond ! Rond !

Les officiers se regardaient, certains soldats ne pouvaient retenir leurs rires, le colonel était devenu tout pâle.

En revenant de l'exercice, il dit à Sidonie, d'une voix tremblante :

- Pourquoi me fais-tu un affront devant mes soldats ?

- Tu m'en as bien fait un, toi, hier soir !
- Tu mériterais que je te chasse d'ici.
- Fais-le, et j'écris aussitôt à Madame.

Ce soir-là le colonel dîna mal ; il paraissait très anxieux. À peine lui avait-on servi le café qu'il dit à la femme de chambre :

- Priez Sidonie de monter dans ma chambre où j'ai à lui parler.
- Monsieur, lui répondit-on, Sidonie vient de sortir.
- Sans ma permission ! Ah ! c'est fort, par exemple !

Mais il dut ravalier sa colère, mais très impatient, il monta dans sa chambre qui donnait sur la rue et, la fenêtre ouverte, l'oreille aux aguets, il attendait, en lisant distraitement un livre que Sidonie fût rentrée. Des heures et des heures se passèrent, minuit sonna : Sidonie ne paraissait pas.

Vers trois heures du matin le colonel allait se coucher quand il entendit ouvrir la porte de service, il descendit en toute hâte.

Sidonie était haletante, décoiffée, ébouriffée.

- C'est ainsi, mademoiselle, que vous sortez sans permission et que vous rentrez au jour !
- Qu'est-ce qu'il a celui-là ? fit-elle en haussant les épaules.
- Venez tout de suite dans ma chambre, je le veux !
- Une autre fois, mon vieux ; je suis fatiguée aujourd'hui. Tu dois bien m'excuser ; hier tu l'étais assez, il me semble.

Abasourdi de tant d'insolence, le colonel, sans un geste, sans une

parole, la laissa monter à sa chambre.

Mais le lendemain elle fut polie, aimable ; et Montmauron ne sut que l'amadouer, la courtiser, tout heureux d'obtenir un rendez-vous pour le soir, rendez-vous d'ailleurs qu'il promettait de grassement rémunérer.

Pourquoi ce changement si rapide ? Comment d'indifférent était-il devenu amoureux ? En réalité c'était la vanité virile qui le jetait dans les jupes de sa servante. Il ne voulait point, auprès d'elle, passer pour un vieillard et tenait à conserver son prestige de mâle ; puis les séductions ignobles et avilissantes mais réelles de cette fille, la volonté, l'orgueil qu'elle laissait voir, l'avaient conquis et subjugué. C'était avec l'anxiété la plus vive qu'il attendait qu'elle vînt le retrouver dans sa chambre qui était aussi celle de sa femme.

Elle vint, et son désir, peut-être aussi de savants artifices firent oublier au couple la différence des âges. Sidonie affecta de l'attendrissement.

- Tu devrais tâcher que ta femme prolongeât son absence, lui dit-elle, nous serions heureux ensemble cet été !

Son grand projet, qu'elle ne laissait pas encore voir parce qu'elle ne se sentait pas complètement la maîtresse du colonel, était d'éloigner Lucienne comme elle avait déjà éloigné la petite Marie. Il fallait pour cela trouver un prétexte.

*

* *

Ce sont d'étranges relations que celles d'une servante et d'un enfant, fillette ou garçonnet. L'enfant est plus près de sa bonne que de sa mère parce qu'il est plus près de l'animalité et que sa bonne est plus familière, quelquefois plus indulgente que ses parents. La servante

jouit de cette influence et elle en abuse parfois. Cela flatte son orgueil d'humilier ses maîtres dans leur propre chair. Elle se plaît à gronder, salir, frapper les petits qu'on a confiés à sa garde, même souvent quand elle les aime, car ce n'est plus l'enfant qu'elle voit en eux mais le fils d'un être qu'elle déteste d'instinct. Jadis cette haine était pour ainsi dire inconnue, car le maître était le chef de la famille dont les servantes faisaient partie : père et protecteur naturel on ne pouvait que l'aimer.

Non seulement Sidonie haïssait Lucienne parce que c'était une future maîtresse, mais elle avait aussi pour elle cette répulsion de peau qui se produit entre certains êtres, comme s'ils étaient les représentants de races naturellement ennemies. La brune, joviale, familière Sidonie ne pouvait souffrir cette blonde gracieuse, un peu minaudière, un peu hautaine, qui avait plus les façons d'une petite femme que d'une enfant.

L'imagination grossière et basse de la servante se mit au travail pour que cette fillette devint au moins momentanément désagréable ou même odieuse à son père.

Elle était très propre et très soignée : Sidonie s'ingéniait à la faire paraître sale. Comme Lucienne avait l'habitude, avant de dîner, d'aller aux cabinets, Sidonie les souillait volontairement et en éteignait la lumière, et si Lucienne allait à sa toilette, elle n'y trouvait pas une goutte d'eau. Et on l'appelait, on la pressait.

- Votre papa est à table et vous attend, mademoiselle. Il s'impatiente.

On devine la scène.

- Lucienne comme vous sentez mauvais !

La fillette paraissait tout effarée. Alors la cuisinière, qui, sans prendre place à table, se tenait dans la salle à manger, durant une grande

partie du repas, attirait Lucienne et s'agenouillait derrière elle.

- Venez que je vous regarde. Vous êtes si étourdie !

Troussée, déculottée, Lucienne étalait une chemise et des fesses qui portaient des placards et des barbouillages fort infamants.

- Dégoûtante que vous êtes ! s'écriait le colonel. Vous mériteriez le fouet. Sidonie vous la ferez se laver devant vous et on lui servira son dîner dans sa chambre pour la punir !

Cette mésaventure se renouvelait plusieurs fois, toujours préparée par Sidonie, mais elle en imagina d'autres qu'elle jugeait plus décisives pour humilier Lucienne et dégoûter Montmauron.

Un matin, que le colonel venait embrasser sa fille, Sidonie empêcha toute effusion.

- N'avez-vous pas honte d'être encore au lit à cette heure, disait-elle à Lucienne, puis d'un ton autoritaire : Donnez-moi votre doigt.

Et comme Lucienne glissait la main sous le drap, Sidonie le retira brutalement et sentit le doigt coupable.

- Vous vous êtes encore touchée ce matin, petite cochonne !

Alors elle la gifla deux ou trois fois sans que le colonel intervînt.

Encouragée par cette approbation muette, Sidonie se disposait à se montrer fort sévère :

- Tournez-vous contre le mur et troussiez-vous que je vous donne une bonne fessée.

Mais le colonel laissa voir quelque émotion.

- Non, Sidonie, vous la fouetterez demain, si elle recommence. Aujourd'hui nous nous contenterons de la priver de dessert... Mais demain, ajouta-t-il, en se tournant vers Lucienne, demain, je vous promets qu'on ne vous manquera pas.

Toute la semaine se passa sans incident. Sidonie ne put arriver à prendre en faute Lucienne qui montrait une tenue exemplaire. La servante désespérait de faire partir la fillette quand les circonstances favorisèrent son dessein.

On avait envoyé le matin au colonel du magnifique muscat et il le réservait pour le dîner qu'il offrait le jour même, à plusieurs officiers de ses amis ; vers six heures, Sidonie, en mettant le couvert, parut chercher le raisin et voyant passer Lucienne, elle lui demanda :

- C'est vous qui avez mangé le raisin ?
- Mais non, ce n'est pas moi !
- Menteuse, et qui donc l'aurait mangé ?
- Vous peut-être, ou un autre...

Sidonie levait la main sur Lucienne pour la gifler au moment où le colonel arrivait.

- Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, voyons !
- Monsieur, c'est Lucienne qui a mangé le muscat et qui prétend que c'est moi...
- Qu'est-ce que cela veut dire ? mon beau muscat ! Répondrez-vous Lucienne ?
- Je vais vous dire la vérité, papa. J'ai eu envie de raisin et j'en ai mangé une toute petite grappe.
- Ah ! vous voyez bien !

- J'en ai mangé une toute petite grappe, cinq ou six grains au plus, le reste, c'est Julie qui l'a emporté à la cuisine et l'a mangé avec Sidonie.
- Insolente ! Vous voulez donc que je vous fesse pour mentir ainsi ?
- Ah ! taisez-vous, Sidonie, dit le colonel, tout me prouve que cette enfant dit la vérité.
- Alors je suis une menteuse, moi je suis une menteuse ?
- Je ne sais pas, je ne sais pas...
- Répondez-moi, je veux que vous me répondiez !
- Laissez-moi, vous me fatiguez, Sidonie. Sortez !
- Je sortirai si cela me plaît.

Elle se retira pourtant mais à la porte du vestibule elle se retourna vers le colonel.

- Tu peux jouer de la cornemuse si tu crois que je viendrai ce soir frictionner ton joujou ! Sidonie, cria le colonel en s'élançant derrière elle et en la saisissant par le derrière.
- Lâche-moi, cria-t-elle, ou je te pète dans la main !
- Sidonie, répéta-t-il d'un ton suppliant sans s'effrayer de la menace. Sidonie, tu viendras ce soir ! Tiens, je te donnerai ce billet.
- De combien est-il ?
- Mais de cinquante francs !
- C'est peu. Montre-le-moi au moins, que je vois s'il n'est pas faux.

Le colonel lui tendit le papier bleu qu'elle regarda un instant et insinua dans son corsage. Puis elle se tourna vers lui en ricanant.

- Je te l'aurais donné ce soir, dit-il tout penaud.
- Mais je le prends maintenant.

- Au moins tu viendras ?
- Cela dépend de toi. Je veux que tu dises que je ne suis pas une menteuse.
- Tu n'es pas une menteuse !
- Oui, mais il faut le répéter devant Lucienne et lui dire, à elle, qu'elle m'a calomniée.
- Oh !
- Ce n'est pas tout ! Quand tu lui auras dit cela, tu la gronderas convenablement : « pour avoir menti, accusé faussement vos bonnes, fait la gourmande et la voleuse, vous allez demander pardon à genoux à Sidonie et à Julie, et vous les prierez toutes deux de bien vous corriger pour votre peine ».
- Voyons, c'est fou, ce que tu me demandes.
- Cela peut être fou, mais tu vas le faire tout de suite, ou je ne viens pas ce soir dans ton lit. Bien mieux ! Je pars avec Julie et je te laisse te débrouiller avec tes officiers. Tu leur feras toi-même la cuisine et tu les serviras comme il te plaira.
- Sidonie !
- M'obéis-tu ou dois-je m'en aller ?
- Au moins que ce soit moi qui corrige mon enfant.
- Non, tu ne la frapperais pas assez fort ; tu nous verras travailler ! Ce sera bien plus agréable.
- Vous allez me rendre malade !
- Toi ? un soldat ! Eh bien, mon vieux, tu en as du courage ! Nous n'allons pas la tuer, voyons, ta fille. Je suis sûre au contraire que ça t'amusera, gros porc, de lui voir rougir les fesses. Sois sûr que ça lui fera du bien.
- Et mes invités qui vont arriver !
- Oh ! ce ne sera pas long.

Là-dessus elle appela Julie qui arriva aussitôt et prenant par la main la petite Lucienne qui était restée dans la salle à manger, elle la conduisit à l'office.

- Vous avez menti, tout à l'heure, mademoiselle, et je vais vous le prouver.

Elle se fouilla vivement, puis plongeant la main entre le sarrau et la robe de Lucienne, elle en retira une grosse grappe. Lucienne parut aussi étonnée que son père.

- Ah ! vous n'osez plus nier à présent. Eh bien, vous allez nous demander pardon à nous deux, petite calomnatrice. Veux-tu lui parler, toi, dit-elle en poussant le coude du colonel.

- Demandez-leur pardon, Lucienne.

- Jamais !

- Voilà un mot qui est de trop, par exemple ! Agenouillez-vous. Tout de suite. Oh ! je vous forcerai bien à vous agenouiller. Julie, allez chercher les verges.

Vainement Lucienne se débattait entre les bras de la forte Sidonie, elle avait glissé sa main sous les jupes de l'enfant ; elle en baissait jusqu'à terre la culotte bordée de dentelles, en relevait d'un coup les jupes et la chemise. Puis, se redressant, elle enjambait à reculons la fillette, pesait sur elle de tout le poids de son vaste derrière, la forçait à courber le haut du corps et à tendre les fesses.

- Viens donc m'aider à la tenir, disait Sidonie.

- Julie arrive pour cela ! répliquait le colonel.

- Papa, papa ! gémissait Lucienne.

- Tu l'as mérité, répétait le colonel sans conviction.

- Prends-lui les jambes, disait Sidonie à la femme de chambre, qu'elle ne gigote plus comme cela.

La femme de chambre s'accroupit au-dessous de Lucienne, posa les jambes de la fillette sur ses genoux, et les tint sous ses paumes rudes et solides, comme enchaînées.

Sidonie, la face penchée vers le petit cul grassouillet, en scrutait l'ombre et, entrouvrant les fesses de ses doigts bien onglés, elle commença une suite de propos ignobles dont riait la femme de chambre et qui faisait frémir d'impatience le colonel.

- Regardez-moi cette saleté ! A-t-on idée d'une puanteur pareille ! Mais une gardeuse d'oies se tient plus propre que toi, cochonne ! Eh bien ! montre-toi une autre fois dans cet état-là quand je te déculotte. Ce n'est pas le fouet que je te donnerai. Je t'écorcherai le cul, tu verras !

- Voyons, finissons-en ! répétait le colonel.

- Toi, laisse-moi tranquille, répliquait Sidonie.

Elle prit enfin le balai de genêts que lui avait apporté la femme de chambre et cingla Lucienne de leurs fines pointes. Ce fut alors, pendant quelques minutes, un cri ininterrompu. Parfois le cri devenait un hurlement de rage et Lucienne, de fureur, essayait d'égratigner, de pincer par-derrière, mais sans y parvenir ; son bourreau, Sidonie, de temps à autre dirigeait ses coups de toute sa force, sur la fissure du derrière ; les fesses se desserraient et les verges en allaient fouiller et meurtrir l'ouverture. La femme de chambre suivait avec grand intérêt les contractions et les gonflements de cette croupe endolorie, pauvre figure comique malgré son infortune, entre ces deux visages rouges et attentifs de servantes qu'animait la joie la plus féroce et la plus grossière.

- Voyons, ne la frappe pas là ! disait le colonel, comme Sidonie entrouvrait le derrière.

- C'est pour lui apprendre la propreté.

- Mais le sang paraît, elle en a assez !

- Laisse-moi tranquille. Tiens-lui donc les mains, tu feras mieux, elle me gêne.

Des coups de sonnette interrompirent enfin cet odieux châtiment auquel le colonel assistait avec peine mais sans oser manifester son dégoût à son impudente maîtresse. Lucienne alla se jeter sur son lit, se couvrant le visage de ses mains tant elle avait honte.

- Ah ! vous ne direz pas à présent que vous ne l'avez pas eu, le fouet, dit la femme de chambre.

La fillette ne parut pas au dîner.

- Elle est un peu souffrante, dit le colonel à ses invités.

Mais à chaque plat qu'on apportait, il lui faisait une part, que Julie montait aussitôt.

Après le dîner il alla lui-même voir Lucienne qui était couchée sur le ventre, la tête dans l'oreiller, comme si elle n'osait plus montrer son visage ; il s'apitoya sur elle et laissa voir une telle compassion qu'on n'eût pas deviné qu'il était la cause de sa peine.

- Ma pauvre petite, est-ce que tu souffres encore ?
- Oui, beaucoup. Ah ! c'est mal ce que tu as fait là, papa.
- Voyons, voyons, tu l'avais mérité.
- Mais je n'avais pas mangé le raisin.
- Voyons, voyons, ne mens pas... Je vais t'apporter du cold cream. Cela fera passer la cuisson des verges.

Les invités partirent vers minuit. Le colonel entra discrètement chez sa fillette qui dormait d'un sommeil lourd, dont les soupirs se prolongeaient en gémissements. Il s'arrêta une seconde à la regarder.

- Pauvre enfant, soupira-t-il.

Sidonie montait, vêtue seulement d'une chemise de soie rose que lui avait donnée le colonel. Elle se retournait pour regarder dans les glaces l'image de sa croupe ainsi parée, dont les larges reliefs soulevaient dans le tissu léger des plis lumineux.

- Sidonie, dit le colonel, c'est abominable ce que vous avez fait.
- Ah ! c'est comme ça que tu me reçois ? C'est bien, je m'en vais. Seulement pas de danger que tu revoies jamais mon nez un autre soir, mon petit.
- Voyons, voyons, Sidonie, ne te fâche pas !
- Qu'est-ce que tu as ? Ton ciboulot est-il de travers ?
- Entre dans ma chambre, nous nous expliquerons.
- Je n'entrerai qu'à une condition, c'est que tu ne me parleras de rien de ce qui s'est passé aujourd'hui. Ta gosse a eu le fouet. Pour une fois elle n'en mourra pas. Mais je l'ai eu tant de fois que je ne pourrais les compter. Ça ne m'a pas empêché de bien me porter et d'avoir de quoi m'asseoir, n'est-ce pas ? Maintenant, ferme ce tiroir et parlons d'autre chose. Tiens, je t'aime ce soir.

Elle le poussa vers le lit et y roula avec lui, puis faisant volte-face et l'étouffant presque de sa montagne de chair, elle se courba vers sa débile virilité, la chercha, la fit se réveiller et surgir, et, sous de vives caresses, sous des baisers savamment prolongés, elle l'anima jusqu'au plaisir. Le colonel ressemblait peu à certains de ces généraux de l'Empire, à cheveux gris, qui menaient de face la guerre et l'amour. Cette joie sexuelle venant après les émotions de la soirée et un dîner des plus copieux, arrosé de force champagne et d'un nombre assez raisonnable de petits verres, l'avait disposé au sommeil. Sidonie prévoyait bien, en venant s'offrir à lui, ce qui allait arriver et comptait en tirer profit. Sans s'occuper des bâillements et des battements de paupières de son compagnon :

- Écoute, commença-t-elle, Lucienne, tu l'as reconnu toi-même, devient insupportable. On ne peut plus la garder à la maison... moi toujours je n'y resterai pas si elle doit y demeurer. Et la femme de chambre aussi s'en ira. Tu ne trouveras pas de bonne pour garder une enfant pareille. Elle a besoin d'être surveillée, tu le vois toi-même, le

matin elle a les yeux au beurre noir comme si elle avait reçu des coups. Elle se touche toute la nuit. Elle se gâte la santé. Julie et moi, nous avons notre ouvrage à faire. Nous ne pouvons pas être tout le temps sur son dos.

La servante continua longtemps sur ce ton, secouant de temps à autre le colonel pour l'empêcher de s'assoupir.

- Écoute-moi donc, ce que je te dis est important !

Et elle conclut ainsi :

- Tu n'as qu'une chose à faire : la mettre chez les Ursulines où elle sera très bien... Parle donc, tu ne dis rien.

- Je réfléchirai, dit le colonel en étouffant un bâillement.

- Il ne faut pas réfléchir, il faut se décider. C'est à prendre ou à laisser. Si elle ne part pas, je m'en vais avec la femme de chambre. Veux-tu que je parte ?

- Mais non, Sidonie !

- Eh bien, fit-elle en allant chercher une plume et un papier, écris cela devant moi, pour que tu ne viennes pas me dire après que tu as changé de résolution :

« *Ma chère Sidonie,*

Je vous prie de conduire demain Lucienne aux Ursulines. Vous conviendrez vous-même en mon nom, avec la supérieure, du prix de la pension pour les vacances. »

- Bien. Ton nom à présent ! Et maintenant, mon petit, tu vas voir comme nous allons être heureux sans cette enfant qui ne nous quittait

pas des yeux, nous empêchait de nous embrasser. D'abord nous dînerons ensemble comme de petits amoureux, et Julie, qui est une bonne et jolie fille, nous tiendra compagnie. Ce sera plus gai que de faire vis-à-vis à cette gosse mal torchée et stupide... Voyons, ne te fâche pas, tu ne sais seulement pas si elle est ta fille.

Elle eût parlé longtemps si elle ne se fût aperçue, à des ronflements subits, que le colonel s'était endormi. Elle plia soigneusement la lettre qu'elle venait de dicter, l'attacha à sa chemise avec une épingle et s'étendit tranquillement auprès de ce maître devenu le tremblant serviteur de toutes ses volontés.

Le colonel se leva tranquillement le lendemain, alla embrasser Lucienne dans son lit, déjeuna en ville et resta absent toute la journée sans se rappeler ce qu'il avait écrit la veille, dans sa demi-somnolence. Aussi fut-il bien surpris au dîner quand il ne vit pas apparaître Lucienne.

- Est-elle malade ?
- Mais non, répondit Sidonie, je l'ai conduite cet après-midi aux Ursulines.
- Aux Ursulines ?
- Mais ne m'avais-tu pas dit que tu désirais la mettre au couvent en l'absence de ta femme ?
- Moi ! je t'ai dit cela ?
- Tu l'as même écrit. Tiens, regarde cette lettre, reconnais-tu ton écriture ?
- Mais j'étais fou. C'est toi qui as imaginé ce moyen pour te débarrasser de l'enfant : tu la détestais ! Mais je ne veux pas qu'elle soit au couvent, cré nom ! Je ne le veux pas ! Tu vas aller la chercher dès ce soir et la ramener ici.
- C'est impossible, tu ne pourras la voir que jeudi prochain.

Le colonel laissa éclater sa colère, brisa des assiettes, cassa une chaise,

mais ces accès de fureur étaient d'autant plus courts qu'ils étaient plus bruyants. Sidonie laissa passer l'orage puis reprit ses arguments de la veille. L'enfant avait besoin d'une surveillance rigoureuse, le régime du couvent lui serait très profitable. Et ne seraient-ils pas plus heureux seuls, sans avoir toujours devant eux quelqu'un à épier leurs caresses ?

Sidonie finit par amadouer le colonel et ils firent un dîner fort joyeux.

Pour la première fois Sidonie s'asseyait à la table de son maître, en égale, — je me trompe : en maîtresse. Ce fut un repas d'amoureux où les baisers firent oublier les imperfections du service et de la cuisine, car aucun mets n'était à point et Sidonie ayant invité la femme de chambre à dîner avec eux, chacun, à tour de rôle, allait chercher les plats.

Il y avait ce soir-là au théâtre une représentation donnée par une troupe de passage. Vainement le colonel chercha-t-il toutes sortes de prétextes pour rester au logis.

- Si, si, suppliaient les deux femmes, allons-y tous trois !
- Mais les officiers, le général vont y être : cela fera très mauvais effet.
- Alors, tu as honte de moi ? s'écriait Sidonie.
- Non, non, seulement...
- Il n'y a pas de seulement. Il faut nous emmener. Nous sommes mieux, sans nous vanter, que la femme de ton général, une vieille chipie, et que toutes les rosses de tes officiers. Je les connais, je n'en voudrais pas, moi, pour bonne à tout faire.

Le colonel essaya encore de résister, mais à la fin il céda aux prières des deux femmes. Elles voulaient même qu'il se mît en uniforme et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de Sidonie la grâce de ne pas prendre ses vêtements militaires.

Quant aux bonnes elles avaient beau être de jolies filles, il leur fallait comme à toutes les femmes, leur costume habituel pour être séduisantes. Aimables dans leur costume de servante, elles devenaient ridicules en toilette. Aussi à peine se furent-elles installées dans la baignoire que le colonel venait de louer, que des chuchotements et des remarques peu polies se firent entendre dans les rangs de l'orchestre. Sidonie les deux mains sur les hanches, pareille à une harengère, se leva et interpella ses détracteurs d'une voix insolente qui résonna jusqu'au fond de la salle. On criait déjà « à la porte » « à la porte » et la police menaçait d'intervenir quand le rideau se leva, et Sidonie, oubliant ses colères, se rassit toute rouge et haletante.

- C'est amusant, dit Sidonie lorsque le rideau se baissa.
- Je viens d'apercevoir le général, répondit le colonel, de sa loge il peut nous découvrir.

Comme il craignait, s'il sortait avec les deux femmes, d'être rencontré par des officiers, et, si elles restaient avec lui durant l'entr'acte, qu'il n'éclatât une querelle entre les bonnes et les spectateurs qui continuaient à s'égayer fort de ces toilettes extravagantes et des faux bijoux dont Sidonie était couverte, il leur demanda si elles voulaient se rafraîchir et, sur leur réponse, il leur remit un louis pour aller boire du champagne.

- Tu ne viens pas ?
- Oh non, fit-il en se blottissant au fond de la baignoire.

Le rideau était levé depuis plus d'un quart d'heure quand elles revinrent en jacassant. Elles écoutaient cette fois la comédie avec peu d'attention, elles chuchotaient, en tournant l'œil de temps à autre vers le colonel comme si elles avaient eu peur qu'il ne les entendît, mais il était trop éloigné d'elles et trop soucieux d'échapper au regard du général pour entendre la causerie qu'elles se faisaient à voix basse et souvent à l'oreille.

Il les envoya encore se promener durant le second entr'acte. Il eût voulu ce soir-là les envoyer au diable et rentrer lui-même sous terre pour n'être pas vu de son général. Du moins le laissèrent-elles

tranquille le reste du spectacle, car ni au troisième, ni au quatrième, ni au cinquième acte elles ne daignèrent reparaitre. Il était bien inquiet et humilié lorsqu'il sortit du théâtre les cherchant encore, ne pouvant s'imaginer qu'elles l'eussent ainsi abandonné.

- Mais où sont-elles, où sont-elles ? répétait-il.

Il espérait les retrouver à l'hôtel, mais elles n'y étaient point.

En entrant dans sa chambre il vit son secrétaire ouvert. Il fouilla vivement au fond d'un tiroir où il avait déposé la veille six mille francs. L'argent avait disparu. Une lettre cachetée avait été placée bien en vue au milieu de la table. Il l'ouvrit, elle était de Sidonie. Voici quels en étaient les termes.

« Mon cher ami,

Comme tu ne sembles pas reconnaître le courage qu'il faut avoir pour amuser un vieux ramolli de ton espèce, je te laisse, j'en ai assez ! Seulement tu dois comprendre que si on paie une cuisinière, on doit payer, et beaucoup plus cher, les services particuliers que je t'ai rendus. Tu n'es pas généreux, je le sais depuis bien longtemps, pour mon malheur. Cette fois je n'ai pas voulu avoir à souffrir de ta ladrerie, et je me suis payée moi-même.

Si cette façon de prendre congé te déplaît, tu n'as qu'à le dire. Mais réfléchis bien à ceci d'abord : j'ai chipé chez ton ami Rivière des lettres que tu lui adressais l'année dernière, et où tu parles, à ton aise, du général, du ministre, du gouvernement.

Ces lettres serviront à ton avancement, c'est sûr, et je ne manquerai pas de les envoyer à des gens que je connais pour te faire grand plaisir.

À présent si tu vas chez les Ursulines, tu n'y trouveras pas ta fille, c'est bien certain, puisqu'elle n'y est pas. Si tu veux la revoir et la reprendre il faut que tu remettes à l'homme qui se présentera chez toi après-demain encore quatre mille francs. N'essaie pas de l'embêter : cet homme ne me connaît pas et il ne peut te donner aucun renseignement sur moi. S'il m'arrive d'ailleurs la moindre chose, à moi ou à la personne que je t'enverrai, tu sais ce qui t'attend : tes lettres à Rivière sont remises en bonnes mains, et tu ne revois jamais ta fille.

J'attends prochainement de tes nouvelles.

Sidonie. »

- Le monstre ! s'écria le colonel dont l'imagination n'eût jamais conçu tant de perfidie, et il se demandait avec épouvante ce qu'il allait faire : tremblant devant sa femme comme il tremblait devant la servante, il ne savait comment lui expliquer à son retour l'emploi de ces dix mille francs. Elle aurait sûrement des soupçons et il s'ensuivrait une rupture qu'il redoutait d'autant plus que sa femme avait toute la fortune. D'un autre côté, il avait hâte pourtant de revoir sa pauvre Lucienne.

- Si cette misérable allait la séquestrer, lui faire du mal ! se disait-il. Elle en est bien capable !

Et ces lettres qui contenaient de si libres appréciations sur ses supérieurs et sur le gouvernement, comment seraient-elles jugées si elles tombaient sous les yeux du ministre ? Il pourrait être mis à la retraite

Ainsi tourmenté il allait et venait dans sa chambre sans s'arrêter en répétant toujours :

- Quelle abominable fille ! Quel monstre !

Au lieu de conduire Lucienne aux Ursulines, Sidonie l'avait fait monter dans un fiacre et était descendue avec elle dans un petit hôtel très malpropre, situé dans une ruelle obscure, à l'autre bout de la ville. Tous les locataires, à leur arrivée, étaient à la fenêtre : femmes en cheveux et marins en goguette.

- Où me conduisez-vous ? Où me conduisez-vous ? demandait toujours Lucienne.

- Taisez-vous ! Je n'ai pas à vous répondre, répondait Sidonie lorsqu'elle daignait lui parler. Si vous m'em... je vous donne le fouet comme hier.

Elle fit un signe au bureau de l'hôtel où une vieille femme lui remit une clef. Elle grimpa tout en haut d'un escalier étroit, en échelle, traînant la fillette qui s'effrayait beaucoup des plaisanteries des marins et des femmes à demi nues qu'elle voyait surgir à chaque palier, de chambres ouvertes et en désordre.

Elles arrivèrent ainsi à une chambrette située sous le toit. Sidonie en ferma la porte à clef, et dit à Lucienne.

- Déshabillez-vous, tout de suite.

Et comme Lucienne, tremblante, hésitait à lui obéir, elle lui déboutonna sa petite veste, la retira, puis lui enleva successivement sa jupe, son jupon, sa chemise, sa culotte et jusqu'à ses bottines et ses bas.

La fillette complètement nue, les bras serrés contre la poitrine, paraissait très effrayée. Cependant Sidonie s'amusait de voir ce petit corps clair et frissonnant, où seules les fesses, qui gardaient encore la trace des verges, n'avaient pas une peau blanche et unie.

- Comment l'as-tu trouvée hier, ma friction ? dit-elle avec un mauvais sourire en donnant une tape sur ce derrière qui semblait lui inspirer de cruels désirs. Hein, ça n' t'a pas fait jouir ?... Tu en recevras encore, je te promets, avec ton sale caractère et ta mauvaise

tête : ça n'est pas fini !

Là-dessus elle ouvrit une armoire et en retira tout un costume de jeune villageoise : jupe, corsage et bas de laine, chemise de grosse toile, coiffe à la mode nantaise, souliers à clous.

Lucienne s'étonna d'abord, puis se mit à pleurer lorsque Sidonie lui dit de revêtir le costume, mais la servante ne prit pas garde à ses lamentations ; elle l'habilla de force, la claquant de temps à autre lorsque Lucienne ne se prêtait pas à cette singulière toilette.

Dès qu'elle fut ainsi déguisée, Sidonie sortit avec elle de l'hôtel et remonta en voiture. Dans une petite rue qui se trouve auprès de la gare on descendit encore. Une grande femme, en coiffe, assez forte, aux yeux d'oiseau de proie et aux narines sensuelles, souriant d'un méchant sourire, s'écria sur le seuil d'une petite auberge :

- Ah ! vous voilà enfin !
- Je vous confie la gosse, Madame Plouvier, j'ai cru qu'elle fera votre affaire. Seulement elle a une lubie certains jours qu'il ne faut pas supporter : c'est de se croire demoiselle. Quand vous lui aurez tressé le cotillon cinq ou six fois, ça lui passera.
- Elle n'est pas trop mal fichue ! dit Madame Plouvier.
- Je vous crois : allons ! Donnez-moi ce que vous m'avez promis. Et pressez-vous, car le train va partir dans quelques minutes. Vous n'avez que le temps.

Madame Plouvier remit deux pièces d'or lentement, comme à regret, dans la main de Sidonie et se dirigea vers la gare en toute hâte, laissant Lucienne qui s'abandonnait à elle, terrifiée, comme anéantie par les menaces et les coups de la servante.

- Bonsoir la gosse ! cria Sidonie. Amuse-toi ! Et conduis-toi bien. Sinon tu sais !...

Et elle faisait le geste de se frapper les mains l'une contre l'autre.

Madame Plouvier et Lucienne montèrent dans un wagon de troisième classe rempli de monde, au moment où le train s'ébranlait. Il n'y avait qu'une place et ce fut Madame Plouvier qui la prit ; Lucienne dut s'asseoir aux pieds de son nouveau guide. À chaque station, elle était bousculée par les voyageurs qui sortaient ou entraient. Mais bientôt elle parut indifférente aux heurts et aux poussées : le mouvement du train l'avait assoupie.

Dans la soirée elles laissèrent le chemin de fer et prirent la diligence. On passa au milieu des bois, on suivit des routes abruptes. La voiture, qui allait très vite, à chaque instant penchait à droite ou à gauche comme si elle allait verser. Il semblait à Lucienne qu'elle s'enfonçait dans un pays inconnu et barbare, elle avait peur, mais se taisait et demeurait immobile. Il faisait clair de lune lorsqu'elles arrivèrent à un petit village d'une vingtaine de maisons. Devant une porte surmontée d'une pancarte verte où on lisait en lettres blanches : Épicerie Plouvier, on arrêta les chevaux et Madame Plouvier fit descendre Lucienne.

- Allons ! criait-elle, rends-toi donc utile !

Et elle lui passait des paniers et d'énormes paquets sous lesquels fléchissait et manquait de tomber la pauvre enfant.

Ce fut d'ailleurs la fin pour ce jour-là, de ses misères. Après avoir bu un bol de bouillon, elle se déshabilla comme machinalement et sans regarder où elle se trouvait, s'étendit sur un lit qu'on lui montra et s'endormit.

- Allons ! Allons ! Assez fainéanter ! lui cria une voix aiguë dès le lendemain matin, tandis qu'on lui jetait des gouttes d'eau au visage.

Lucienne se réveilla en sursaut, et fut étonnée de se voir au milieu d'une chambre blanchie à la chaux et basse de plafond. Devant elle

une femme assez forte, qui ressemblait à sa compagne de voyage, avait levé le drap de l'étroite couchette où elle avait passé la nuit et la pressait de se lever. Elle s'habilla très vite et, sans qu'on lui laissât le temps de se laver, elle dut descendre dans le petit magasin d'épicerie, où elle retrouva Madame Plouvier.

- Justine, dit alors cette femme, montre bien tout à c't'enfant, demain je vais à la foire, et il faudra que vous fassiez l'ouvrage à vous deux.

Justine était la sœur cadette de Madame Plouvier qui la commandait en maîtresse, mais Justine agissait comme il lui plaisait et n'obéissait qu'à elle-même.

Elle dit à Lucienne de balayer et d'épousseter le magasin, et lui fit recommencer plusieurs fois son travail dont elle n'était jamais satisfaite. Puis Lucienne dut servir les clients, elle avait peine à remuer les barils, les bocaux, les lourdes boîtes qu'on lui ordonnait d'approcher, mais tout cela était si nouveau pour elle et elle avait si peu le temps d'y réfléchir qu'elle s'y donnait avec ardeur comme à un jeu ; elle mangea même de bon appétit la mauvaise soupe au pain de seigle qu'on lui servit, et tout se passa bien pour elle durant cette première journée.

Le lendemain fut bien différent. Dès six heures du matin, elle était réveillée par de vigoureux coups de balai.

- Crois-tu que je vais te laisser paresser comme ça ! criait Justine.

On était décidé à ne point la ménager. Elle reçut un nombre incalculable de gifles, de coups de pied. Mais ce ne fut que deux ou trois jours plus tard que, pour avoir été surprise à prendre de la confiture destinée aux clients, elle eut sa première fessée. Justine lui mit la tête entre ses jambes sous ses jupons sales, et, l'ayant troussée au fond de son arrière-boutique, elle lui écrasait le derrière de sa pantoufle. Lucienne ensuite n'osait plus lever les yeux. Et ce fut bien une autre humiliation et un autre châtiment lorsque, ayant cassé une bouteille de liqueur, on l'attacha sur un banc par les mains et les

pieds, de crainte qu'elle ne ruât ou ne mordît, et qu'on la battit de grosses cordes et, comme elle mordait sa correctrice, qu'on la déchira de brins de genêts et d'ajoncs !

Madame Plouvier aidait souvent sa sœur à la tenir ou à la fouetter.

Elle ne faisait à ces châtiments que deux objections.

- Ne lui découvre donc pas le cul dans le magasin : ça peut dégoûter les clients.
- Ça les amuse au contraire !
- Tu vas user tous mes balais. N'y a-t-il pas assez de verges, n'as-tu pas un martinet ?
- Je la fesse avec ce qui me tombe sous la main ! répliquait encore Justine.

Pour Lucienne le pire des supplices, c'était la correction publique en plein magasin, à la porte ou dans le jardinet de l'épicière, corrections qui étaient très fréquentes. Elle aurait pu sans doute les éviter, car c'était presque toujours pour le même motif qu'elle avait le fouet : vols dans l'épicerie. Seulement on la nourrissait si mal, qu'il n'était pas étonnant qu'elle ne pût s'empêcher de manger ou de grignoter les friandises qu'elle trouvait autour d'elle, quelquefois sans s'en apercevoir : raisins secs, pruneaux, amandes. Les petits larcins qu'elle avait pu faire sans être découverte l'encourageaient à des vols plus sérieux, et, quand un moment elle se trouvait seule, elle essayait de chiper un fruit, un fromage, de la confiture ; mais presque toujours elle était prise sur le fait, Justine se précipitait sur elle.

- Ah ! goinfre, ah ! cochonne, ah ! voleuse, ton cul va payer pour ton ventre, je te le promets !

Lucienne se débattait, demandait grâce, mais, sans l'écouter, Justine l'entraînait jusqu'à l'endroit où elle avait mis son balai ou ses verges car elle variait ses fouetteries. Des clientes entraient parfois,

assistaient à l'exécution, causaient avec la bourrelle et l'aidaient au besoin.

- Nous reviendrons si vous êtes à corriger votre apprentie.
- Non, non, ma sœur va vous servir.
- Oh ! nous pouvons bien attendre, disait une femme en s'asseyant et puis ajoutait-elle, en se tournant vers son amie, ça vous profitera madame, de voir comment on dresse les gosses, vous qu'avez une grande fille. On prétend qu'elle n'est pas commode et que vous n'osez pas seulement la toucher.
- Si on peut dire ! Je lui ai encore donné ce matin une fessée soignée.
- Mesdames, ma sœur n'est pas là, voulez-vous m'accorder quelques minutes, je suis d'avis qu'il ne faut pas remettre une fouetterie, ensuite elle ne porte plus.
- Vous avez raison, quand un enfant a commis une faute, il doit la payer tout de suite... Oh ! comme elle gigote. Voulez-vous que je vous la tienne ?
- Merci, la v'la matée. Quand elle est comme ça, sous mon bras, la tête en bas, et le croupion en l'air, je n'ai besoin de personne pour lui donner ce qui lui revient.

Justine, comme Sidonie, prenait les mêmes plaisirs à humilier grossièrement Lucienne, de ses préparatifs, de ses remarques et de ses examens.

- Je vous demande pardon, mes dames, mais je vais lui découvrir le cul. Je tiens à voir mon travail.
- Ah ! moi de même. Y a rien qui trompe comme ces sacrés jupons. On s'imagine qu'on a bien fouaillé la drôlesse et on n'a fait que lui épousseter sa pelure.

Malgré ses battements de jambes, Lucienne n'avait pu empêcher qu'on lui troussât son unique jupon et sa chemise ; le fessier, plein et charnu, ainsi maintenu en saillie, apparaissait dans toute son ampleur.

- Voilà une cible ! observa une des clientes. Au moins, si la même fait sa teigne, on a de quoi la soigner.

Mais Justine regardait certaines taches de la chemise avec attention puis elle écarta les fesses de Lucienne.

- Ah ! sale ! ah ! dégoûtante, s'écria-t-elle, j'veis t'apprendre à montrer un cul propre quand on te corrige.

Puis elle insinua un doigt fort avant dans l'ouverture indécente.

- C'est une précaution que je prends toujours avec ces sales gamines mal torchées, dit-elle ; quand elles ont les boyaux pleins, et qu'on leur fiche le fouet, elles sont capables, les vilaines gales, de tout vous lâcher...

Elle leva enfin son balai, et dirigeant ses coups sur la fissure des chairs elle arracha des hurlements à Lucienne.

- T'as péché par la gueule, tu souffriras par ton aut'gueule, criait-elle. Ah ! j'va t'en donner.

D'une main entrouvrant le derrière, elle ne cessait d'en cingler l'autre mystérieux. Lucienne n'avait plus de voix à force de crier, de supplier, de demander grâce, d'insulter sa fouetteuse. Une bande de pourpre, que surmontait une sorte d'œillet sanglant, partageait le large disque jusque-là épargné et à peine rose.

Les deux spectatrices se penchaient sur la victime sans craindre recevoir en plein visage les soupirs mal odorants que provoquaient chez Lucienne la position, la colère, la douleur, l'oubli d'elle-même.

- Moi, disait Justine, j'ai ma manière à moi de fesser. Après, quand ces saletés-là vont aux latrines, elles n'ont pas envie de s'y amuser.

Comme l'épicière avait interrompu son châtement, Lucienne essaya de se redresser, mais sans cesser de la maintenir :

- Attends, attends ! dit Justine, ça n'est pas fini.

Elle s'attaqua furieusement à la surface des fesses qui devinrent d'un rouge violacé et d'où jaillirent des gouttes de sang.

- Le balai était presque hors d'usage, et Justine avait mis une telle ardeur et éprouvé une telle ivresse cruelle à frapper l'enfant, qu'elle en était lasse.

- Allons ! relève-toi, dit-elle.

Elle ne perdra pas en chemin ce qu'elle a reçu dans l'moutardier, observa une cliente en regardant Lucienne, qui s'enfuyait au fond du jardin, la figure cachée dans ses mains, le corps secoué de sanglots et encore à demi troussée.

- Veux-tu venir ici ! lui cria la féroce Justine. Tu n'as pas reçu le fouet pour fainéanter et pleurnicher. Viens tout de suite servir ces dames ou je recommence !

Et Lucienne dut découvrir sa face honteuse, ses yeux remplis de larmes, pour chercher les boîtes de biscuits, de conserves ou de fruits secs, monter sur l'échelle, faire l'empressee, l'agile, tandis qu'à chaque mouvement elle étouffait mal un sanglot ou un cri de douleur et ne pouvait s'empêcher de porter la main à ses pauvres fesses endolories.

Lucienne eût voulu écrire à son père mais on ne lui laissait pas un moment de liberté ; il fallait toujours qu'elle fût au magasin, et elle était tellement terrorisée par Justine et sa sœur que si un instant elle se trouvait seule avec un client et qu'on l'interrogeait, elle n'osait rien répondre.

Un jour qu'il lui était arrivé de laisser tomber un bocal qui s'était brisé en miettes, Justine la poursuivit jusque sur la place du village avec un

balai, et l'ayant enfin atteinte, elle la ramenait en la giflant et en lui donnant des coups de genoux dans le derrière pour la faire avancer plus vite. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du magasin, soit qu'elle ne put dominer plus longtemps sa colère, soit qu'elle voulut l'humilier davantage par une correction publique au milieu des passants, elle l'agenouilla de force et la troussa sur le seuil, où elle se mit à la fouetter avec sa cruauté ordinaire. Les villageois se détournèrent pour regarder l'envers de cette fillette et prenaient plaisir à le voir rougir sous les coups. Mais soudain une vieille dame anglaise et au grand chapeau en capote s'arrêta et levant les bras au ciel :

- C'est une indignité de battre une enfant comme cela !
- Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répliqua Justine sans cesser la correction.

Cependant la réflexion de la vieille dame lui avait amené des partisans. Plusieurs personnes déclarèrent qu'il faut corriger les enfants, mais ne pas les martyriser. Justine ne voulut pas accroître le mécontentement général.

- Je te fesserai ce soir dans les latrines, cochonne ! lui dit-elle à demi-voix. Comme ça personne ne pourra t'entendre.

Elle lâcha le balai et laissa Lucienne crier à son aise. Après être restée un instant à sangloter la fillette se leva et se sauva de l'épicerie.

- Dieu, c'est Lucienne ! s'écria la vieille dame qui se jetant au-devant d'elle, la saisit dans ses bras.
- Lucienne, chère petite, lui disait-elle en l'embrassant, ne reconnais-tu pas ta vieille tante ?

La fillette leva les yeux pleins de larmes, et eut un cri de surprise :

- Tante Léontine !

La tante Léontine restait toute l'année à la campagne ; il y avait plus de deux ans qu'elle n'était venue voir ses nièces. C'est pourquoi

Sidonie ne la connaissait pas et ignorait tout à fait qu'elle habitait le pays même où elle avait envoyé la fille de son maître.

Quand les caresses eurent un peu calmé la douleur de Lucienne, Tante Léontine voulut savoir comment sa nièce se trouvait dans ce magasin, et elle fut bien étonnée de ce que l'enfant lui conta.

- C'est extraordinaire, répétait-elle.

Puis :

- Tu vas venir avec moi.

Lucienne fut prise de frayeur quand elle vit sa tante la ramener à l'épicerie.

- N'aie aucune crainte, lui dit alors la vieille dame, tu n'y resteras pas longtemps.

À peine était-elle dans le magasin que s'adressant à Justine :

- Vous n'avez pas honte de torturer une pauvre enfant sans défense !

- Je lui donne sa fessée quand elle le mérite, répliqua Justine, et par malheur elle le mérite souvent.

- Vous êtes une méchante femme, dit Tante Léontine, et j'emmène cette enfant de chez vous.

- Ah ! mais pardon, s'écria l'épicière, mais j'ai payé les gages de cette fille à sa mère ou à sa belle-mère pour un an.

- Combien ?

- Quarante francs... Et puis il y a le voyage !

Tante Léontine, ouvrant son porte-monnaie, y prit trois pièces d'or et

les remit à l'épicière.

- Maintenant partons ! fit Tante Léontine.

Après avoir soupesé les louis, Justine se tourna vers la tante et sa nièce qui avaient déjà franchi son seuil.

- Bien le bonsoir, ma vieille ! Mais tu ne feras pas de la petite avec tes gâteries quelque chose de bien propre ; tandis que chez moi, avec mes fessées, elle serait devenue une bonne ouvrière !

*

* *

Tante Léontine écrivit aussitôt au colonel qui accourut dès le lendemain et, dans son bonheur de retrouver sa fille, ne songea pas à la venger des mauvais traitements qu'elle avait subis.

Cependant Sidonie avait été prévenue ; désolée de n'avoir pu faire chanter le colonel, elle voulut au moins lui causer toutes les peines possibles. Les lettres compromettantes furent mises au jour et des lettres anonymes envoyées à la colonelle, où l'on dénonçait tout au long l'infidélité de son mari.

M. de Montmauron était trop faible, trop timide pour se défendre. Il pensa que sa femme ne lui pardonnerait jamais et qu'il ne pourrait plus demeurer dans l'armée. Il donna sa démission et partit presque secrètement pour Paris avec sa fille Lucienne qui lui était très attachée. Il vécut misérable, et Lucienne, devenue grande fille, dut, pour avoir du pain, s'offrir aux passants. Malgré sa grâce, elle était encore forcée, quand je la connus, de fréquenter les concerts publics et d'aller chaque soir à la recherche du louis du lendemain.

Sidonie, qui craignait des poursuites, n'avait pas trouvé rien de

meilleur endroit pour se cacher qu'une maison de galanteries. Ce fut là que vint la trouver le comte de la Roche-Thiaudière qui, jeune encore mais assez faible d'esprit, se laissa charmer par les grossières caresses de l'ancienne servante et fit d'elle sa maîtresse, puis sa femme. Elle le traitait, plus encore que le colonel, en esclave, le giflant en public, et faisant pis quand elle n'avait pas à craindre les indiscretions. Elle le trompait avec ses valets et le battait ensuite s'il se permettait de trouver à redire à ses fantaisies.

Ainsi accouplé, le malheureux perdit la force et la santé, il eut une longue maladie et finit par mourir. Aujourd'hui Sidonie est la comtesse de la Roche-Thiaudière ; elle possède une des plus grandes fortunes et un des plus beaux domaines de France.